

# Les trois races de l'Europe et du monde

par M. PAUL BUYSENS

---

Il n'existe pas aujourd'hui de classification satisfaisante des races humaines. Certes la distinction des blancs, des jaunes et des noirs est bien fondée, mais les spécialistes savent qu'elle n'épuise pas le problème, il s'en faut de beaucoup, et qu'après avoir franchi ce premier pas, on rencontre de grandes difficultés.

Les blancs ne sont pas tous semblables ; on trouve chez eux plusieurs familles entre lesquelles les différences physiques sont parfois plus importantes qu'entre certains groupes de couleur. Et puis où classer des populations telles que les Polynésiens, qui montrent des analogies avec les blancs ? La position des Aïnous, qui peuplent le nord du Japon, est aussi indéterminée. Un caractère anthropologique important, la forme du crâne, vient encore compliquer les choses : généralement les nègres sont dolichocéphales tandis que les jaunes sont brachycéphales. Mais que faire des nègres brachycéphales et des jaunes dolychocéphales ? Peut-on classer tous les Indiens parmi les jaunes, lorsque l'on sait que certains Peaux-rouges de l'Amérique du Nord, quoique ayant le teint bistré, portent des traits ressemblant d'une manière frappante à ceux des blancs ? Et même l'existence des groupes de couleur peut être entamée puisqu'il est des Hindous aussi noirs que des nègres, qui nous montrent un visage semblable à celui de beaucoup d'Européens.

Le docteur Verneau écrivait en 1931 : « malgré les efforts des anthropologistes de toutes les nations, le problème de la classification des races n'est pas résolu. » Et il ajoutait : « A l'heure actuelle, on peut répéter ce que Topinard écrivait en 1885 : « L'Anthropologie en est encore à la période analytique ; elle cherche les types à admettre ; la filiation de ces types est tout entière à établir. »

Dans cet état de choses, M. Neuville, du Muséum d'histoire naturelle de Paris, exprima plus récemment une opinion découragée : il affirma que la notion anthropologique de race ne peut être appliquée aux hommes actuels. On sait qu'un autre anthropologiste, le docteur George Montandon, abandonna semblablement la manière habituelle de considérer le problème racial en appliquant à l'homme la théorie de l'ologénèse.

Mais cette attitude n'est pas générale et la majorité des spécialistes ne désespère pas de trouver une solution au problème. Pourtant ils recon-

naissent de plus en plus que, pour y parvenir, il convient de considérer non seulement les caractères physiques de l'homme fournis par la forme et la couleur, mais aussi les caractères physiologiques et psychologiques.

Ces quelques remarques justifieront à vos yeux la méthode que j'ai employée dans mon livre, dont je vais reprendre maintenant le raisonnement à grands traits.

Ce n'est pas, en effet, par l'anthropologie physique mais bien par la psychologie que j'ai abordé le problème de la classification des races humaines. Voici de quelle manière.

Il y a quelques années, diverses recherches psychologiques m'avaient amené à reconnaître la présence, dans le monde, de trois mentalités différentes. Ces trois génies humains se manifestaient dans des domaines variés et une question se posait, de plus en plus captivante : ces trois mentalités correspondaient-elles à des hommes physiquement différents ; appartenaient-elles à trois races qui seraient les composantes de l'humanité ?

Il ne fallut pas longtemps pour m'apercevoir qu'il en était ainsi. Ces trois races sont : la race nordique, la race méditerranéenne et la race nègre, à laquelle il faut adjoindre les jaunes, qui n'en sont qu'une variété. Je reparlerai de cette place des jaunes qui peut surprendre au premier abord.

De tous les éléments psychologiques m'ayant guidé vers la connaissance de cette trinité raciale, le plus utile fut l'art et particulièrement l'art préhistorique. Voici les constatations primordiales qu'entraîne l'examen de certains arts préhistoriques.

A plusieurs reprises, au cours de la préhistoire et de l'histoire, des peuples ont produit un art singulier. Epris de formes géométriques, de toute la variété des motifs rectilignes et curvilignes, ils se sont abstenus de représenter les figures humaines et animales. Parmi les arts de cette espèce, le plus connu est celui de la civilisation arabe.

Un art similaire se répandit en Europe à l'époque néolithique et au cours de l'âge du bronze. La représentation des hommes et des animaux y fait semblablement défaut. Les dents de scie, les damiers, les enroulements, les croisillons, une quantité de combinaisons diverses de lignes, de courbes et de pointillés décorent la poterie, les armes et les bijoux que fabriquaient les hommes de cette époque, alors que s'élevaient les monuments mégalithiques : dolmens, menhirs, cromlechs.

Dans la civilisation arabe, cet art voisinait avec une des religions les plus spirituelles que l'humanité ait conçues : l'islamisme. Cette association n'est pas fortuite. Chez un peuple voisin, les Israélites, l'art dut pareillement subir les prérogatives de la religion. La loi de Moïse fut d'une sévérité extrême : « Tu ne te feras point d'image taillée, aucune ressemblance

des choses. . » ; mais l'on comprend bien que cette défense se bornait à sanctionner les goûts de ceux qui, étant toute pensée, se détachent naturellement des formes de la vie organique et peuvent se complaire dans le jeu immatériel des enchevêtrements géométriques.

Cet art apparaît donc, chez les Arabes et les Israélites, comme l'effet d'une haute spiritualité. Cette profonde analogie mentale entre ces deux peuples s'explique lorsque l'on sait qu'ils appartiennent à une même race, la race méditerranéenne.

En fut-il de même des inventeurs de l'art géométrique néolithique ? Ces goûts spéciaux furent-ils, là aussi, le signe d'un idéalisme particulièrement développé ? Que l'on considère ce qu'il nous reste de cette très ancienne civilisation : les dolmens furent assurément, en même temps que des tombeaux, des édifices religieux. On a remarqué que certains d'entre eux se trouvent entourés par le village préhistorique, comme l'église et son cimetière étaient entourés, au moyen âge, par le bourg. La construction des monuments mégalithiques, qu'aucune destination d'ordre pratique ne peut entièrement justifier, est un fait unique au cours de cette période muette qu'est la préhistoire, et témoigne d'un spiritualisme aussi exceptionnel que celui dont naquirent le judaïsme et l'islamisme. Or les constructeurs des dolmens, qui furent aussi les inventeurs de l'art géométrique, étaient également des méditerranéens.

Ces diverses civilisations, quoique apparues en des temps très différents, montrent donc une grande similitude. La permanence des tendances des méditerranéens s'y manifeste d'une manière trop évidente pour qu'on ne sente combien profondément marquée est l'individualité de cette race, qui s'isole ainsi des autres et se présente comme une première race originale. Morphologiquement elle est d'ailleurs tout aussi nettement caractérisée : les hommes y sont de petite taille ; ils ont les yeux foncés, les cheveux noirs et la face toute en longueur.

Voici maintenant une deuxième constatation.

On connaît l'art admirable qui fleurit durant le magdalénien, dernière époque du paléolithique. Le froid intense qui régnait alors en Europe, avait attiré dans la France méridionale une faune polaire à laquelle les hommes donnaient la chasse. Ces chasseurs reproduisaient sur les parois de leurs cavernes, sur l'os, l'ivoire, sur la pierre et dans la glaise, les animaux qu'ils voyaient autour d'eux. Rennes courant, broutant ou galopant, sangliers bondissant, bisons, cerfs, chevreuils au trot, chevaux hennissant, ours, mammouths, toutes ces bêtes sont saisies dans leurs attitudes caractéristiques et reproduites avec une fidélité si extraordinaire qu'aujourd'hui les paléontologistes reconnaissent les espèces représentées. Il n'y a pas de fantaisie dans cet art et peu de composition ; l'observation aiguë de la nature fait tout son caractère. Les magdaléniens ont aussi

regardé les végétaux, les poissons. Cette objectivité est parfaite et dépasse celle des arts de tous les temps ; on l'a démontré d'une façon péremptoire. L'Américain Muybridge publia, en 1837, une série de photographies instantanées d'animaux à la course et dans diverses allures. A la vue de ces documents de la réalité, on s'aperçut qu'au cours de l'histoire, les artistes avaient représenté des attitudes de galop inexistantes, issues de leur imagination, et que seuls avaient parfois saisi la vérité fugace, les Grecs de l'époque de Phidias et mieux encore les magdaléniens.

Lorsque cette période de grands froids fut terminée, ces hommes, faits aux basses températures, émigrèrent vers le nord, tandis que la faune et la population de la France se transformaient ; l'outillage des magdaléniens a été retrouvé dans l'île de Seeland, au Danemark, dans une station de l'époque néolithique. Dans ces régions septentrionales de l'Europe, où de nos jours, la race nordique est abondante, le même génie continue à se manifester ; l'art y est particulièrement attentif aux spectacles qui nous entourent et la peinture hollandaise, reproduisant minutieusement les scènes de la vie journalière, est une expression charmante de cet esprit éveillé.

Il apparaît ainsi que les magdaléniens étaient des nordiques, de grands blonds aux yeux bleus, comme ceux qui peuplent aujourd'hui la Scandinavie, la Hollande, les Iles Britanniques et une partie du Nord de l'Allemagne. De nombreux squelettes découverts dans les gisements des derniers temps du paléolithique appartiennent au type dit de Cro-Magnon, en Dordogne, et c'est à cette population que les préhistoriens attribuent généralement la civilisation magdalénienne.

Que les hommes de Cro-Magnon aient été des nordiques, est une chose certaine et pourtant discutée. C'est que la population nordique a subi, depuis les temps lointains du magdalénien, l'immixtion de la race méditerranéenne qui altéra, chez un grand nombre d'individus, un caractère morphologique important, la largeur de la face ; et certains anthropologistes, ne tenant pas compte de cette altération, hésitent à admettre cette filiation. Cartailhac, Topinard, de Mortillet ont rattaché, comme je le fais, le type de Cro-Magnon à la race nordique, et récemment M. Fischer faisait le même rapprochement.

Voici donc une deuxième race différant de la première par son corps autant que par son esprit, et dont l'existence remonte aussi très haut dans le passé.

Enfin l'aurignacien, époque plus ancienne du paléolithique, nous a laissé des productions artistiques qui ne sont comparables à aucune des deux espèces précédentes. La figure humaine y tient une place importante. Les animaux s'y trouvent aussi, mais leurs images diffèrent des œuvres magdaléniennes. Il ne s'agit plus de représentations purement objectives ;

d'autres préoccupations ont conditionné ces productions. La stylisation des formes de certaines œuvres révèle le besoin artistique de leurs auteurs. On perçoit aussi leur sensualité en voyant, parmi des personnages dont les organes génitaux et même peut-être la grossesse sont indiqués, dominer la femme nue, grasse et impudique, représentée en rondebosse. Ces hommes ont accumulé tous les traits du réalisme, et préfèrent généralement, au dessin, la sculpture plus tangible. A ce matérialisme ils joignent l'expression d'un rêve incohérent ; on rencontre parmi leurs œuvres, des compositions étranges où des têtes d'animaux et des signes sont reliés par des lignes, et à voir les gravures qu'ils nous ont laissées d'hommes à tête de bête, les bras levés en signe d'adoration, on devine les pratiques qui résultaient de leur superstition.

Cet art a l'esprit du nègre : c'est une chose évidente à ceux qui connaissent les préoccupations sexuelles des noirs, leurs fresques où les attributs de cette nature abondent, leur magie et le rôle surnaturel qu'ils accordent à l'animal. On connaît aussi leurs dispositions spéciales pour l'art. Des procédés techniques utilisés de nos jours par les nègres, tels que la bande périphérique dessinant des figures, s'observent dans les œuvres aurignaciennes. Du reste, l'art s'exerçait alors en Afrique : il débuta, semble-t-il, dans le sud de ce continent, à une époque correspondant à l'aurignacien d'Europe. Enfin la chevelure en petites touffes, qui est celle des noirs, couronne la statuette aurignacienne découverte à Willendorf, en Autriche, et cela finit de nous convaincre que la civilisation de l'aurignacien est d'origine nègre.

On a d'ailleurs retrouvé en Europe deux squelettes négroïdes datant de cette époque. C'est près de Menton, comme on le sait, dans la grotte de Grimaldi, sur territoire italien, que se fit cette découverte inattendue. Voici ce qu'en dit M. Verneau, professeur à l'Institut de paléontologie humaine de Paris : « Les deux squelettes négroïdes de la grotte des enfants sont complets et dans un état de conservation qui permet d'en décrire les caractères avec certitude. Leur découverte a provoqué un certain étonnement parmi les anthropologistes qui étaient surpris qu'un type nègre eût vécu en Europe à l'époque où le Renne prospérait jusqu'à la Méditerranée. Quelques savants ont pensé qu'il s'agissait soit de deux êtres anormaux, soit plutôt de deux Nègres échoués, on ne sait comment, aux Baoussé-Roussé, mais n'ayant joué aucun rôle dans l'ethnologie européenne. Il a fallu se rendre à l'évidence. Depuis que nous les avons fait connaître, le même type a été rencontré dans diverses sépultures préhistoriques, qui remontent parfois à l'âge de la pierre polie (en Bretagne) et persiste jusqu'à nos jours en quelques points du bassin du Rhône, de l'Italie du Nord, etc. Il s'agit, il est vrai, de sujets isolés, mais ils prouvent que la race de Grimaldi a légué de son sang aux générations qui lui ont succédé. »

L'outillage aurignacien vient aussi confirmer ces vues. Sa parenté avec celui qui lui fut contemporain dans l'Afrique du Nord et de l'Est, est certaine, d'après M. Breuil. On le retrouve aussi en Palestine, en Syrie, au Kourdistan, en Asie Mineure, et l'on voit le trajet qu'ont suivi les émigrants, passant de l'extrémité nord-est de l'Afrique en Asie Antérieure, et, par la Palestine, la Syrie et l'Asie Mineure, parvenant sur notre continent.

M. Breuil a supposé que l'industrie aurignacienne naquit en un point de l'Afrique orientale, près du Mont Kénya, et qu'elle envoya une branche en Europe, tandis que l'autre, que l'on qualifie aujourd'hui d'industrie capsienne, circulait parallèlement dans l'Afrique du Nord.

Ainsi tout concourt à nous présenter la civilisation aurignacienne comme une importation africaine introduite par des nègres chez les populations européennes, et nous nous trouvons ici devant une troisième race, la race noire, se distinguant dès une époque très ancienne, et de toutes les manières, des deux races précédemment isolées.

Trois races se présentent ainsi à nous, différant profondément l'une de l'autre, liées chacune à un climat spécial, les nordiques habitant le nord, les nègres le sud, les méditerranéens la zone intermédiaire. Leurs trois habitats épuisent les différentes latitudes, et, pareillement, leurs tendances particulières suffisent à expliquer la variété universelle des manifestations humaines ; aucune civilisation historique ou préhistorique ne leur est étrangère. On peut donc considérer ces trois races comme les composantes de toutes les populations du monde, comme des races originales, ce que l'anthropologie confirme.

Quant aux jaunes, leur pensée aussi débridée que celle des noirs, les portant à des superstitions identiques et rendant leur chamanisme semblable à l'animisme des noirs, la part qu'ils accordent ouvertement à la sensualité, d'autres traits encore rapprochent leur mentalité de celle des nègres au point qu'elles se confondent. Il s'agit, bien entendu, des jaunes qui, dans certaines contrées de l'Asie, sont restés relativement purs, et non de tant de Chinois ou de Japonais ayant perdu leur mentalité primitive dans le métissage. Ce rapprochement psychologique entre les jaunes et les noirs trouve sa justification dans l'anthropologie, et l'on se convainc ainsi qu'il convient de rattacher les jaunes à la race nègre, dont ils ne sont qu'une variété.

Jusqu'à quel moment, en remontant dans le passé préhistorique, observe-t-on l'existence des trois races ?

Les restes fossiles des plus anciens habitants de l'Europe forment un ensemble quelque peu hétérogène à première vue. Mâchoire de Mauer, dents de Taubach, crâne de Piltdown, squelettes de Neanderthal appartiennent à des hommes très différents.

Le professeur Verneau simplifie ce tableau. Il rejette le crâne de Piltown, élément suspect, constitué de fragments insuffisants, qui ne se rejoignent pas et qui furent mal datés. L'assemblage montre d'ailleurs des analogies avec des crânes contemporains, tandis que la mâchoire qu'on adjoint à ce crâne, ressemble à celle d'un chimpanzé.

Dans les éléments restants, cet auteur voit, avec d'autres anthropologistes, l'évolution normale de l'homme, dont les restes osseux présentent des caractères de plus en plus simiens à mesure qu'on remonte dans le passé. La mâchoire de Mauer, celles d'Ehringsdorf, les deux molaires de Taubach, préludent au type de Neanderthal, dont les ossements se retrouvent nombreux dans les couches de l'époque moustérienne, qui appartient au quaternaire moyen.

Il faut remarquer aussi que, en plus de cette évolution, la différenciation des races se marque progressivement chez les fossiles en question et chez ceux qui leur font suite. Déjà le type de Neanderthal, qui constitue non une race, mais un stade de l'évolution humaine commun aux trois races, n'est pas uniforme, il montre des variations.

Les squelettes appartenant à ce type, ne sont pas entièrement comparables ; si leur mâchoire manque généralement de menton, certains sujets en sont pourvus, et il est des faces plus longues que d'autres ; or ce sont là des caractères raciaux. Il y eut ainsi des néanderthaliens nordiques, d'autres méditerranéens, d'autres nègres. Ces caractères raciaux vont en s'accroissant, dans la suite, marquant de plus en plus leur divergence, tandis que l'évolution générale de l'homme se poursuit. Les époques suivantes connaissent bientôt les trois races très différenciées, représentées par les types suivants : négroïde de Grimaldi, à l'aurignacien ; nordique de Cro-Magnon, peu après ; méditerranéen de Laugerie-Basse et de Chancelade, à la fin du magdalénien.

Les fossiles humains recueillis jusqu'à présent nous autorisent donc à penser que les races existaient déjà au stade du Neanderthal, qui appartient au quaternaire moyen. D'autres considérations vont nous permettre de faire remonter encore plus haut, dans la lignée humaine, la diversité raciale et d'entrevoir le moment où se constitua cette différenciation.

Puisque dans cette question raciale, l'examen de la mentalité humaine s'est déjà montré si fructueux, poursuivons-le et considérons les bases de l'activité intellectuelle ; nous obtiendrons ainsi de nouvelles précisions sur les trois races.

Lorsque nous pensons, nous utilisons deux énergies de notre cerveau. Du jeu combiné de ces deux forces distinctes naît toute notre activité spirituelle.

Lorsqu'une impression nous parvient du dehors, il arrive que notre entendement ne s'en saisisse pas immédiatement ; notre attention est

parfois immobilisée en d'autres lieux. Mais bientôt, attiré sur le point qui fut affecté, elle s'y pose, et nous ressentons alors l'impression. Il advient ainsi que quelqu'un nous adresse la parole et que nous soyons distraits de ce qu'il nous dit ; pourtant, peu après qu'on nous a parlé, nous retrouvons les mots qui ont été prononcés et qui demeuraient en nous : l'impression avait perduré en l'absence de notre attention. Cette impression est un phénomène ; l'attention en est un autre.

On place le lieu de nos sensations dans l'écorce cérébrale ; c'est sur ce champ périphérique que parviennent les impressions. Quant à l'attention, elle est centrale, et projette sur l'écorce cérébrale, son rayon, source de sensation, comme un phare explore l'horizon de son faisceau lumineux. La conjugaison de l'impression et de l'attention engendre la sensation.

En recouvrant l'impression qui apparaît sur l'écorce cérébrale, l'attention l'y grave plus ou moins profondément, et cette trace exerce alors, à son tour, une attraction sur l'attention ; ce phénomène constitue la mémoire. Il se forme ainsi, sur l'écorce, un tableau qui, en plus des impressions parvenant sans cesse du dehors, se propose continuellement à notre attention ; et il s'y développe, grâce à des associations, une profonde organisation.

Mais la vivacité de ce tableau n'est pas égale chez tous les individus, et la fatigue, comme l'âge, peuvent l'affecter.

Cette variation trahit l'existence d'une énergie dont le rôle dans notre pensée est primordial, puisqu'elle entretient la turgescence de nos idées et qu'elle est ainsi le soutien de l'imagerie cérébrale. La présence de cette énergie est vraisemblablement liée à la circulation sanguine, et ce principe énergétique cortical est peut-être d'origine endocrine. Voici donc une première énergie. La seconde est l'attention. La présence de ces deux énergies rend notre pensée possible.

Comme on l'imagine, le développement irrégulier de ces deux énergies cérébrales, la prédominance de l'une sur l'autre, peut avoir une influence sur la forme de la pensée qui en découle. Beaucoup d'attention, c'est-à-dire une disposition constante aux enregistrements, et peu d'énergie corticale, engendrent une pensée fortement teintée des faits extérieurs, où le jeu interne des idées ne tient qu'une place secondaire. Au contraire, une dose accrue du principe cortical et peu d'attention constituent une forte pensée intérieure, soustraite à la vie du dehors, et occupée avant tout de l'agencement des idées, tel qu'il résulte de leur proximité.

Si l'on rapproche ces données psychologiques des mentalités des trois races telles qu'elles ont été définies précédemment, il devient évident que ces différences raciales sont le produit de variétés dans la constitution cérébrale des races, l'effet de l'accentuation particulière de l'une ou de



l'autre des deux énergies mentales. Le nordique attentif aux spectacles du dehors, si extraordinairement disposé à recueillir les impressions extérieures, possède assurément une attention particulièrement développée. Chez le méditerranéen renfermé, spéculatif, il est tout aussi évident que le principe cortical l'emporte sur l'attention.

Quant au nègre, il possède assurément les deux énergies cérébrales sans lesquelles la pensée n'est pas possible, mais ces énergies se présentent chez lui dans un état de développement inférieur, sans accentuation aucune. Les deux autres races diffèrent donc mentalement de lui en ce qu'elles bénéficient chacune du surcroît de l'une des énergies : le nordique jouit d'un accroissement de l'attention, et le méditerranéen dispose de la plus forte dose du principe cortical.

En regard de ces différentes constitutions cérébrales des trois races, il convient de placer les climats qui leur correspondent. Du nordique attentif, il faut rapprocher les contrées froides du septentrion ; du méditerranéen spéculatif, l'atmosphère clémente des zones médianes ; du nègre, dépourvu de toute accentuation mentale, la nature équatoriale. L'idée d'une action du climat sur la constitution mentale s'impose aussitôt à l'esprit.

Dans sa région, le nordique fut porté à réagir énergiquement contre la rigueur du climat, recourant aux ressources de son intelligence pour tirer sa subsistance d'une nature avare. Il s'agissait pour lui, avant toute autre chose, d'être attentif aux biens dont il pouvait s'emparer, étant constamment alerté par la sensation du froid et du besoin. Soumise à cette sollicitation incessante, l'attention acquit chez cet homme un développement spécial.

Que le méditerranéen, dans des régions plus hospitalières, ait laissé agir son esprit, se soit abandonné à sa pensée, cela se passe d'explication. La fonction créa l'organe, dans ce cas comme dans le précédent ; la pensée intérieure soutenue entraîna le renforcement du principe cortical, support de cette activité. Au contraire, l'atmosphère déprimante que subissait le nègre, le maintint inexorablement dans sa mentalité primitive.

Il apparaît donc clairement que c'est le milieu qui a engendré ces différences cérébrales ; plus précisément, c'est la température et ses conséquences. Conjointement se firent les adaptations morphologiques : dans les régions septentrionales, le nordique fut le plus clair et le plus velu des hommes, contrastant avec le nègre, noir et glabre.

Le nègre se révélant ainsi comme un état inférieur de l'humanité au-dessus duquel se sont élevés nordiques et méditerranéens, se présente aussi comme l'élément primitif dont ils sont issus. Cette conclusion de la psychologie nous portant à considérer la race noire comme la souche dont surgirent les deux races supérieures par le moyen de deux mutations conditionnées par le milieu, est très importante, et nous allons voir que l'anthropologie et la paléontologie la confirment.

La différenciation des deux races supérieures, issues de la race primitive nègre, fut un phénomène exclusivement européen-africain. Les autres grands continents, l'Asie et l'Amérique, ne montrant pas une distribution ethnique semblable, la double mutation ne se produisit certainement pas sur leur territoire. Il reste à établir d'où provint la race nègre, génératrice des deux autres. Puisqu'elle est la plus ancienne, la recherche de son origine se confond avec celle de l'humanité.

Lorsqu'il s'agit de situer le berceau de notre espèce, la découverte du Pithécantrophe dans l'île de Java influence toujours grandement nos suppositions. Certes les débuts de l'homme sont encore obscurs, et l'on souhaiterait d'être mieux éclairé. Pourtant, dans cette question, il est fréquent de voir les anthropologistes se tourner vers l'est et trouver de multiples raisons pour faire naître l'humanité en Asie. Dans l'état actuel des découvertes, nous pouvons donc, avec quelque raison, placer dans les parages de l'Asie méridionale le lieu où débuta la filiation qui aboutit au nègre d'Afrique, et accorder, à ce noir, le Pithécantrophe comme son plus lointain ancêtre connu. Cet ancêtre fut donc aussi de race nègre, et représente un premier stade de la longue évolution que traversa cette race primitive de l'humanité.

A quel moment se fit l'extension de cette race en Afrique? Vraisemblablement en même temps qu'elle se fit en Europe. Or on a de bonnes raisons de croire que notre continent fut habité par l'homme dès la fin de l'ère tertiaire. Les silex trouvés en Angleterre à Ipswich, dans un terrain datant du pliocène, sont considérés par des archéologues dignes de foi, comme des outils taillés intentionnellement. On peut en inférer que le passage de la race primitive nègre d'Asie en Europe et en Afrique, eut lieu à la fin de l'ère tertiaire, durant ce même pliocène qui avait vu naître le Pithécantrophe.

La double mutation que subit cette race dans les limites territoriales qui englobent l'Europe et le nord de l'Afrique, se produisit vraisemblablement à l'orée du quaternaire, au cours de la première glaciation. C'est ce que paraît indiquer l'outillage lithique, ainsi que je le montrerai dans la suite. On a vu d'ailleurs que les races existaient déjà au quaternaire moyen, chez les néanderthaliens, qui forment la plus ancienne descendance des envahisseurs nègres, avec les hommes auxquels appartirent les mandibules de Mauer et d'Ehringsdorf et les dents de Taubach.

L'extension de cette race primitive nègre jusqu'en Afrique et en Europe, sous les trois latitudes où elle devait se diversifier, fut assurément un mouvement de grande envergure. Il semble que des vestiges de cette ancienne migration humaine subsistent encore de nos jours sous la forme de groupes de pygmées éparpillés de l'Asie orientale à l'Afrique. Ces petits nègres, encore plus primitifs que les noirs d'Afrique, forment des

populations plus ou moins importantes vivant en Nouvelle-Guinée, aux Philippines, dans d'autres îles de l'archipel Malais, au Cambodge, dans la presqu'île de Malacca et les îles Andaman, à Ceylan, dans l'Hindoustan et jusqu'au pied de l'Himalaya et sur les bords du Gange ; on leur rattache les Brahous du Béloutchistan. En Asie et en Océanie, ils portent le nom de négritos. En Afrique, ils constituent deux groupes importants : les négrites de la zone équatoriale et les Boschimans de l'Afrique australe. Ces populations de pygmées disparaissent peu à peu ; les auteurs de l'antiquité en connaissaient que nous ne retrouvons plus. Pline, qui n'ignorait pas les pygmées des Indes, en signale en Asie Mineure et en Thrace. Hérodote en montre dans le désert de Lybie. Il y en eut autrefois dans le sud de la Chine. A l'époque néolithique, des hommes de très petite taille vivaient sur plusieurs points de l'Europe.

Ces groupes de pygmées paraissent avoir appartenu anciennement à une même population. Dégénérés, métissés, refoulés par d'autres hommes, dont certains, comme les Dayaks de Bornéo, les abattent pour en conserver la tête comme trophée, ils se sont réfugiés dans des territoires peu accessibles, perdant la maîtrise du sol et l'organisation sociale rudimentaire dont leurs traditions ont gardé le souvenir. M. Delafosse croit à un peuplement primitif de toute l'Afrique noire par des pygmées, remplacés graduellement par les grands nègres. Il rapporte qu'en beaucoup de régions africaines où l'on ne trouve plus ces nains, leur souvenir s'est conservé parmi les populations actuelles qui prétendent que les anciens possesseurs du sol étaient de petits hommes à grosse tête. Elles en font une sorte d'ancêtre qu'elles déifient.

Le pygmée mène encore de nos jours l'existence primitive de l'homme de l'ère quaternaire ; c'est un vrai sauvage, se nourrissant de gibier et de la végétation spontanée, parfois de miel qu'il va quêrir dans les arbres avec une agilité extraordinaire, se suspendant, aux branches par la bouche aussi facilement que par les mains. Il arrive qu'il dorme dans les branchages. De tous les hommes actuels, c'est ce petit être farouche et vif, presque aussi animal que la bête vers laquelle il rampe sans bruit, qui se rapproche le plus de notre ancêtre simier. A côté d'un grand nombre de pygmées dont les traits sont altérés par l'immixtion étrangère, il en est qui ont mieux conservé le type originel à la grosse tête, au tronc lourd reposant sur des jambes courtes et muni de longs bras, ce qui leur donne des proportions voisines de celles des singes anthropoïdes. Leur face se montre tout aussi simiesque ; elle est fortement prognathe et la partie inférieure du visage, ébauchant ainsi un museau au-dessus duquel s'écrase un nez aux larges ailes, est fendue d'une bouche extrêmement longue et aussi dépourvue de lèvres que celle d'un chimpanzé.

Les traits primitifs sont particulièrement nombreux chez les pygmées du sud de l'Afrique, les Boschimans. Ceux-ci sont dolichocéphales, tandis

que les autres sont en majorité brachycéphales. Or on verra que la brachycéphalie est le signe du métissage et il n'est pas étonnant que les Boschimans, vivant dans le désert de Kalahari, au bout de l'Afrique, soient restés plus purs que les négrides du centre de ce continent, qui ont parfois les cheveux blonds et les yeux bleus, ou que les pygmées habitant l'Asie méridionale et les îles océaniques voisines, véritable carrefour de migrations humaines, ayant valu à ces petits nègres d'autres traits étrangers.

A plusieurs reprises, des anthropologistes ont prétendu que l'humanité débuta par les pygmées. Déjà Stanley, frappé par leurs caractères primitifs, voyait en eux les intermédiaires nous reliant aux singes, et, plus récemment, Schmidt les considérait comme les descendants directs de l'homme quaternaire. D'une manière précise, ce qui a été dit précédemment place ce petit être, dans la généalogie humaine, après le Pithécantrope et avant tous les hommes dont les fossiles se retrouvent en Europe et en Afrique. Puisque le pygmée est parvenu en Europe au pliocène, c'est donc un homme tertiaire. Au cours de la première glaciation, c'est ce petit nègre qui, subissant deux mutations, se transforma, au nord, en nordique, et dans la région méditerranéenne, en méditerranéen, pendant qu'il évoluait en Afrique vers le grand noir.

La position phylétique du pygmée nous est d'ailleurs confirmée par d'autres considérations. Il est évident que les deux phénomènes principaux de l'évolution que l'homme subit pour parvenir à sa forme actuelle, sont, premièrement, l'élévation de sa taille qui s'effile et l'éloigne peu à peu des proportions trapues de son ancêtre simien, lui conférant sa forme en I par laquelle il tranche si curieusement sur l'ensemble des animaux; deuxièmement, l'importance croissante de son crâne relativement à sa face, effet du grossissement de son cerveau en corrélation avec son ascension intellectuelle dans le règne animal. Or, en sériant les différents types humains d'après ces deux caractères, la position du pygmée reste celle qui s'est révélée précédemment.

Envisageons d'abord l'élévation de la taille. En Afrique orientale, chez des pygmées particulièrement petits, elle est en moyenne de 1<sup>m</sup> 25 pour les hommes, et de 1<sup>m</sup> 19 pour les femmes; à l'intérieur de Sumatra, ces petits nègres mesurent 1<sup>m</sup> 37, et les vrais Boschimans de l'Afrique australe ont des tailles de cet ordre.

La taille des néanderthaliens est plus élevée; elle est, en moyenne, de 1<sup>m</sup> 55. Elle grandit encore chez les types plus évolués de la fin du quaternaire: le nordique de Cro-Magnon mesure 1<sup>m</sup> 80; les méditerranéens découverts à Laugerie-Basse et à Chancelade, en Dordogne, ont une taille moyenne de 1<sup>m</sup> 625, et le jeune négroïde trouvé à Grimaldi aurait atteint 1<sup>m</sup> 66 au moment de sa pleine croissance.

Aujourd'hui la taille moyenne des nordiques est de 1<sup>m</sup> 725 d'après Deniker ; elle est inférieure à celle du nordique de Cro-Magnon, mais on a vu que des méditerranéens, plus petits, se sont croisés avec eux. Les méditerranéens actuels, par contre, semblent avoir conservé la taille qu'ils avaient à la fin du paléolithique ; ils mesurent en moyenne 1<sup>m</sup> 615. Ces deux races avaient donc atteint leur plein développement dès cette fin du paléolithique. Quant aux nègres, il en est qui vivent au Congo, paraissant relativement purs de tout mélange, et dont la taille s'élève à 1<sup>m</sup> 74.

Passons à l'examen de l'accroissement cérébral dans la lignée humaine. La capacité crânienne ne dépasse guère 500 centimètres cubes chez les singes anthropoïdes. On l'évalue à 850 c. c. chez le Pithécantrope. Elle atteint 1230 c. c. chez les pygmées des Philippines et approximativement le même volume chez les Boschimans. Elle monte à 1450 c. c. en moyenne chez les hommes de Neanderthal. Le type plus évolué de Cro-Magnon a une capacité crânienne d'environ 1550 c. c., et celui de Chancelade, malgré sa petite taille, atteint 1710 c. c., alors qu'elle n'est aujourd'hui que de 1565 c. c. chez l'Européen moyen. Dans ce domaine, l'évolution atteint, une fois encore, son maximum dès la fin du paléolithique.

On voit donc que la place du pygmée dans la généalogie humaine se confirme de plusieurs manières.

Le moment est venu de parler du jaune et de son origine. J' ai dit que, par sa mentalité, cet homme est semblable au nègre, dont il ne paraît être ainsi qu'une variété. Cette prévention d'ordre psychologique est difficilement admissible lorsque nous mettons en regard le jaune à la taille réduite, et le grand noir d'Afrique. Mais on sait que ce grand noir n'est pas le seul nègre ; il y a aussi le pygmée, forme antérieure, dont l'aptitude à en engendrer de nouvelles nous est maintenant connue. Or les pygmées qui nous ont montré les traits les plus purs, les Boschimans, ont en outre une peau jaunâtre et des pommettes saillantes, et ces caractères ont porté certains anthropologistes à les rattacher aux jaunes, malgré leurs cheveux crépus. Comme ces Boschimans habitent l'Afrique australe, on ne peut expliquer la teinte de leur peau et la forme de leur pommettes par une immixtion des jaunes ; il s'agit, au contraire, de reconnaître là des caractères propres aux pygmées, et l'idée surgit alors d'une nouvelle descendance de cette race primitive nègre : celle des jaunes. La présence, très ancienne comme nous l'avons vu, des pygmées en Asie méridionale, le long du territoire occupé par les jaunes, nous encourage dans ces vues.

La métamorphose du pygmée en jaune n'est pas, comme on le remarque, l'effet d'une profonde transformation physique et mentale semblable à celle qui engendra nordiques et méditerranéens. Elle n'est pas due, non plus, à l'évolution qui fit sortir du pygmée primitif, le grand nègre d'Afrique. Elle est simplement le résultat d'une adaptation, à un

climat froid, de ces pygmées formés à une autre température. Je reviendrai sur ce sujet en parlant du peuplement de l'Asie. Les modifications qui constituèrent le type jaune ne furent pas nombreuses : comme les poils de la souris albinos s'allongent au froid, les cheveux du pygmée grossirent, se raidissant de cette manière ; mais cette pilosité ne s'étendit pas. La taille resta petite et la mentalité du noir persista chez le jaune.

Le pygmée nous livre ainsi son histoire et nous dévoile le rôle important qu'il remplit dans le peuplement du monde. Élément primitif, souche de toutes les variétés de l'espèce humaine, il confirme par sa qualité de générateur, les conclusions de la psychologie des races, telle que je l'ai exposée ; car c'est bien de ce nègre que sont nées les deux races supérieures, la nordique et la méditerranéenne. De lui sortirent aussi le jaune, variété qui lui resta proche, et les grands noirs d'Afrique qu'il suscita au bout de sa propre évolution, formant avec eux la troisième race, la race nègre.

Il subsiste lui-même en différents endroits du globe, en particulier dans celui qui peut-être le vit naître, et, en perpétuant l'humanité tertiaire, ressemble à ces animaux, reliquats de faunes disparues, témoins attardés de temps infiniment lointains.

Quelles furent les destinées des trois races à travers la préhistoire ?

L'ère quaternaire, durant laquelle l'homme développa la première industrie de la pierre, dite paléolithique, fut le témoin de phénomènes physiques particuliers ; à plusieurs reprises, au cours de cette période qui eut une durée considérable, et même dès la fin de l'ère tertiaire, les glaciers s'étendirent puis se rétractèrent, et ces mouvements correspondaient à des périodes de refroidissement et de réchauffement atmosphériques. Ces variations climatiques eurent des conséquences ethniques d'une importance telle qu'il est difficile d'imaginer ce qu'eût été notre monde s'il ne les avait pas connues. Les écarts de la température eurent une amplitude dont on peut juger en considérant que, à certaines époques, nos régions étaient habitées par le lion, la panthère, l'hippopotame, le rhinocéros et l'éléphant, tandis qu'à d'autres moments, le renne y voisinait avec le renard arctique, le bœuf musqué et le glouton, et que le lemming de Norvège était descendu jusqu'au Portugal.

J'ai dit que les trois races avaient été différenciées par l'action du climat ; cette adaptation au milieu fut si profonde, que non seulement elle introduisit, chez les hommes, des dissemblances mentales et morphologiques, mais qu'elle diversifia également leur organisation physiologique. Ces dernières particularités constituent le troisième aspect de l'identité raciale, aussi important à considérer que les deux autres. On connaît, chez les races, des adaptations organiques dont les conséquences sont considérables et qui expliquent que l'acclimatation de l'une dans la zone des autres soit, dans plusieurs cas, subordonnée à de sévères précautions.

On sait, par exemple, que, pour des raisons histologiques encore inexplicables, le foie de l'Européen ne lui permet pas de résister comme le nègre à la malaria, et que celui-ci, alors même qu'il ne s'écarte que peu de son habitat, est rapidement atteint dans ses voies respiratoires, s'il est privé de l'atmosphère humide des régions tropicales.

On conçoit, dès lors, que les populations quaternaires aient été, à plusieurs reprises, grandement affectées par les variations de leur climat. En des temps où la civilisation n'avait pas encore atténué le contact de l'homme avec la nature, il arriva à celui-ci de végéter dans un milieu devenu inhospitalier et parfois même d'en être chassé. Les circonstances climatiques contrevenant aux besoins de son organisme, se montraient aussi déprimantes et aussi désastreuses pour sa race que des conditions adéquates le stimulaient et provoquaient en lui une euphorie favorable à son activité. Les races humaines, après avoir été formées par le climat, connurent donc ses infidélités ou ses faveurs. Devenait-il favorable à l'une d'elles, celle-ci entraînait aussitôt dans un état d'effervescence, entreprenait une activité industrielle que ses individus étendaient largement au cours de leurs migrations, autour de son foyer primitif. Il en fut ainsi des industries lithiques, qui connurent successivement un grand développement, et dont chacune, à tour de rôle, eut une tendance à exclure les autres au cours de la période dont le climat convenait à ses auteurs ; de telle sorte qu'aujourd'hui, ces industries nomment l'époque témoin de leur extension, et que, par exemple, l'époque moustérienne est celle au cours de laquelle se répandit l'industrie de ce nom. L'action du climat sur les opérations des races est démontrée tout au long du paléolithique ; on sait déjà que le réchauffement atmosphérique mit fin à la civilisation magdalénienne ; nous pouvons connaître bien d'autres faits de cet ordre, et ce sont les variations répétées de la température qui ont divisé le paléolithique européen en époques caractérisées à la fois par leur climat, leur race et leur culture.

On compte d'ordinaire quatre grandes avances glaciaires durant l'ère quaternaire, chacune d'elles ayant été suivie d'une période moins froide ; c'est dire que les événements corrélatifs qui remplirent cette ère furent complexes.

L'époque appelée CHELLEEN se place au début, dans une phase interglaciaire de climat chaud. Les outils de silex furent, à ce moment, fréquemment façonnés en forme de cœur ; ce sont les coups-de-poing. La taille en est grossière, mais déjà se montre dans ces outils un caractère important : la symétrie. L'homme chelléen ne se contentait pas d'un instrument qui fût simplement utile ; il voulait encore y voir une forme agréable.

Cette exigence du besoin esthétique est étonnante à une époque aussi reculée. Or on connaît les tendances artistiques particulières à la race

nègre, et il faut remarquer que la température élevée, qui entretenait alors en Europe une faune africaine, si elle était défavorable aux nordiques et aux méditerranéens, était, par contre, favorable à la race nègre. Celle-ci fut ainsi portée à se répandre jusqu'en Europe où elle introduisit le coup-de-poing cordiforme. Les outils chelléens sont, du reste, tellement nombreux en Afrique, que des préhistoriens voient là une raison pour attribuer une origine africaine à cette industrie.

La température est plus basse à l'ACHEULEEN. De cette époque, il nous reste aussi des coup-de-poing symétriques ; mais ceux-ci sont plus élancés, plus minces et taillés d'une façon plus délicate.

On sera tenté de voir là un perfectionnement naturel de l'industrie lithique, résultant de l'habileté croissante de l'homme. Je crois qu'un autre phénomène peut expliquer cette modification. L'affinement de la taille du silex n'a pas suivi, au cours de l'âge de la pierre, une progression constante ; certaines époques, qui fournirent des tailles admirables, furent suivies d'autres durant lesquelles cette technique se montra moins parfaite. Les hommes qui se sont succédé durant ces temps anciens n'avaient pas tous les mêmes capacités, ni surtout les mêmes goûts. A l'époque qui nous occupe, à l'acheuléen, il s'agit non seulement d'une plus grande finesse dans l'exécution du modèle, mais d'un changement dans sa forme, qui s'allonge.

Si la baisse de la température déclencha l'activité d'une autre race et son extension dans nos régions, ce furent assurément les méditerranéens qui succédèrent aux nègres. Or la race méditerranéenne a toujours montré une préférence pour les formes allongées ; on le voit par la colonne des Ioniens, plus élancée que celle des Doriens, et par la grâce des formes françaises contrastant de la même façon avec la lourdeur allemande. Si le coup-de-poing acheuléen se montre plus élégant que son prédécesseur, c'est qu'il est l'œuvre de méditerranéens.

Le MOUSTERIEN, contemporain de deux extensions glaciaires, fut une époque froide ; alors vivait dans nos contrées le mammoth, couvert d'une épaisse toison. L'industrie lithique de ces temps nouveaux se distingue, une fois de plus, des précédentes, par un caractère significatif. La majorité des instruments de silex sont ici des éclats détachés d'un noyau. Les pièces, obtenues d'un coup sec, avaient un tranchant vif, et, d'une façon générale, l'homme de cette époque s'est appliqué à se constituer des armes très pénétrantes.

L'esprit dans lequel ont été réalisés ces instruments est bien différent de celui qui présida à la taille, on peut dire à la sculpture, du beau coup-de-poing régulier et symétrique, tenant un peu de l'œuvre d'art. Ce coup-de-poing agissait surtout par sa masse, et l'on se figure le travail patient que son façonnement exigeait de l'homme primitif. L'éclat, au contraire,



était obtenu d'un coup bien mesuré, et son efficacité était très supérieure à celle de l'outil nègre ou méditerranéen ; plus que le coup-de-poing, il répondait à sa raison d'être.

On reconnaît ici l'esprit objectif des nordiques, le sens progressiste des Anglais, par exemple, et, en ces temps froids, l'effervescence de cette race et sa présence dans nos contrées ne peuvent surprendre.

Le moustérien nous offre un tableau ayant de multiples ressemblances avec celui du magdalénien, plus tardif, peuplé comme lui de nordiques.

Mais durant les périodes chaudes ou tièdes où dominaient les coups-de-poing cordiformes, les nordiques, repliés au nord, devaient continuer à tailler là leurs silex à leur façon particulière. C'est bien ce que montrent les travaux récents de MM. Breuil et Peyrony. Ils font ressortir que, parallèlement aux industries de coups-de-poing du chelléen et de l'acheuléen, il existait des industries d'éclats : le clactonien, contemporain du chelléen, et le levalloisien, contemporain de l'acheuléen, dont les pièces ont été retrouvées notamment en Angleterre. Les diverses industries lithiques se pratiquaient donc simultanément en des régions différentes. Mais on les retrouve parfois aussi mêlées dans les gisements, ce qui ne doit pas étonner, car la séparation géographique des races n'était pas absolue, comme bien on pense.

Pareillement durant le moustérien, qui vit se repandre dans nos contrées les nordiques, spécialistes des armes et outils faits d'éclats, les autres races conservèrent la taille qui leur était particulière, et c'est ainsi qu'il existe une industrie moustérienne de tradition acheuléene, dont on retrouve les pièces en Dordogne, dans les stations du Moustier et de Combe-Capelle.

Jusqu'à quel moment, en remontant dans le passé préhistorique, faut-il voir cette correspondance du climat et de la forme de l'industrie lithique et en conclure à l'existence des trois races ? Quand ces races firent-elles leur apparition et à quel point du quaternaire ou du tertiaire faut-il placer les deux mutations qui créèrent cette diversité parmi les hommes ?

Les outils du préchelléen, époque initiale du paléolithique, précédant immédiatement le chelléen, sont des fragments de silex cassés, paraissant avoir été choisis suivant les besoins et utilisés sans retouche ; ce sont des outils de fortune dont on continuera à user durant les périodes suivantes. Ici le caractère des silex taillés se perd ; peut-être approchons-nous de la naissance des trois races. Or nous sommes près des temps de la première glaciation, qui se place à la fin de l'ère tertiaire, et l'apparition des phénomènes glaciaires peut dès lors avoir été à l'origine de la genèse des races. En effet, j'ai montré que c'est le climat qui diversifia les hommes, différenciant les deux races supérieures de la race primitive nègre. Lorsque cette

race nègre apparut en Europe, il est peu probable, que, habituée aux températures élevées, elle se soit avancée dans les régions froides du nord et qu'elle ait subi, sur ces territoires, les mutations dont j'ai parlé. Il est plus vraisemblable que ce soit dans des régions primitivement chaudes que, surprise par le froid d'une glaciation, elle en ait subi l'effet qui causait sa différenciation. Ce serait donc une glaciation qui aurait présidé à ces importantes mutations et la genèse des races remonterait ainsi à la première extension glaciaire.

Après le moustérien, nous parvenons à une époque du paléolithique où la civilisation s'enrichit d'un élément important qui est l'art : c'est l'AURIGNACIEN, qui voit apparaître la sculpture, la peinture et la gravure ; et les vestiges artistiques, que l'on retrouve désormais parmi les restes des cultures préhistoriques, se prêtent, mieux encore que les silex taillés, aux considérations permettant la discrimination des races.

J'ai déjà parlé de l'aurignacien, et j'ai dit les raisons pour lesquelles je crois, avec des savants comme M. Pittard, que la civilisation de cette époque fut importée en Europe par des nègres.

C'est vraisemblablement à l'adoucissement de la température, qui se fit sentir dès la fin de l'époque précédente, qu'est due l'extension de cette civilisation nègre. L'aurignacien se place dans une phase interglaciaire, et ici encore la correspondance du climat et de la culture se manifeste de la même manière.

Après l'aurignacien, la température s'abaisse progressivement ; les temps approchent où se produira la dernière glaciation, durant laquelle s'est développé le magdalénien, ultime période du paléolithique. Mais avant la venue de ce froid extrême, dans une phase intermédiaire, se place le SOLUTRÉEN.

L'industrie de cette époque se distingue avant tout par la maîtrise de la taille du silex. Les solutréens ont réalisé des chefs-d'œuvre dans cette pratique ; au moyen de petits éclatements régulièrement obtenus par pression, ils ont façonné des lames d'une telle finesse qu'elles en sont parfois transparentes ; leur galbe régulier et allongé les a fait nommer par analogie : feuilles de laurier.

On pense, en voyant ces outils, aux silex acheuléens, élégants eux aussi, quoique plus grossiers, et qui furent ceux d'une époque de climat semblable, intermédiaire entre le chaud chelléen et le froid moustérien ; il est probable, en effet, qu'il y eut un rapport entre ces deux industries et que ce climat moyen suscita une seconde fois l'activité de la race qui tailla les silex acheuléens, et la ramena dans nos contrées, au solutréen. C'est bien ce que nous portent à croire les rapports qu'on a signalés entre ces deux industries dans d'autres régions ; le docteur Capitan a constaté qu'en Egypte, de nombreuses pièces acheuléennes se rapprochent des

pointes solutréennes, et M. Reygasse a trouvé dans des gisements algériens, le passage direct de la taille acheuléenne à la taille solutréenne. On voit, une fois de plus, que les mêmes climats déterminaient l'activité de la même race ; et il s'agit ici, comme je l'ai dit, de la race méditerranéenne.

Le paléolithique se clôt avec le magdalénien, contemporain de la dernière glaciation ; climat froid, art exact des nordiques descendus en France méridionale, tels sont les éléments que j'ai relevés plus haut en ce qui concerne cette période finale. Il faut ajouter que les outils faits d'éclats de silex, taille caractéristique des nordiques, sont de nouveau très en faveur.

Mais tandis que la civilisation magdalénienne se continue après la glaciation qui en fut l'origine, et perdure sous un climat de moins en moins rigoureux, les méditerranéens, favorisés à leur tour par la température qui s'élève, s'éveillent à une nouvelle civilisation et entreprennent un vaste mouvement migratoire, envahissant en particulier, le Sud-Est de la France ; c'est de cette phase tardive du magdalénien que datent les fossiles trouvés en Dordogne, à Laugerie-Basse et à Chancelade, et qui sont de race méditerranéenne ; et c'est à ces envahisseurs qu'il faut attribuer les dessins géométriques, gravés sur des bois de renne et des os, trouvés dans les gisements de cette époque : losanges quadrillés, série parallèles de zig-zags, croisillons de Laugerie, spirales, cercles, arabesques de Lourdes, d'Arudy, de Saint-Marcel. Ces dessins, éloignés tant qu'il se peut des œuvres naturalistes des nordiques de Cro-Magnon, inaugurent, dès la fin du paléolithique, la civilisation méditerranéenne qui se manifestera pleinement au cours du néolithique, par le développement de cet art géométrique et la construction des monuments mégalithiques.

Des nègres même se répandent pareillement vers le nord, et, sans emprunter la route de l'Asie antérieure que leurs congénères de l'aurignacien avaient suivie, traversent la masse des méditerranéens et s'avancent jusque dans la Péninsule Ibérique, à l'extrême fin du paléolithique, suivant ainsi de près les émigrants méditerranéens ; c'est, en effet, de ce moment que datent les fresques rupestres naturalistes de l'Espagne orientale, qui, comme d'autres, découvertes en Algérie, au Sahara et en Lybie, ont avec l'art sud-africain des analogies ne pouvant, d'après M. Breuil, être fortuites.

Tout cela nous place devant le phénomène répété de l'effet du climat sur les opérations des races. Cette influence capitale n'a pas failli au cours du paléolithique. Trois fois, alors que la température se relevait, au chelléen, à l'aurignacien et à la fin du magdalénien, les nègres pénétrèrent en Europe. Au cours du moustérien, époque froide, ce furent les nordiques qui se répandirent en sens inverse, poussant indéfiniment vers

le sud, à travers l'Afrique, qui recèle leur outillage, jusqu'à l'extrémité australe de ce continent, où l'on a retrouvé, à Brocken-Hill, les ossements d'un homme de Neanderthal, parmi des outils moustériens.

Au magdalénien, autre période froide, l'extension des nordiques vers le sud eut moins d'ampleur; l'industrie de cette époque est presque uniquement européenne. Elle est pourtant représentée en Syrie, et, sans qu'on en voie la trace en Afrique, on peut se demander si les individus à chevelure blonde que l'on rencontre parfois, mêlés aux populations du nord de ce continent, ne sont pas les vestiges d'une transmigration de nordiques à l'époque magdalénienne.

Quant aux méditerranéens, leurs industries acheuléenne et solutréenne, qui apparurent en Europe au cours des périodes de climat modéré, se répandirent aussi jusqu'au sud du continent africain.

En Europe, l'immigration des races méditerranéenne et noire, résultant du réchauffement consécutif à l'ultime glaciation du magdalénien, fut la dernière retouche à un état ethnique qui n'a guère changé depuis. La migration méditerranéenne fut complexe et dépassa le paléolithique, ainsi qu'on va le voir.

Examinons rapidement cet état européen, où l'on voit la disposition initiale des races compliquée par les grandes marées humaines nées des variations de température du paléolithique. Ces vagues, de trois couleurs raciales, eurent une symétrie curieuse; les principales furent, en effet; nègre au chelléen, méditerranéenne à l'acheuléen, nordique au moustérien; puis, se succédant à nouveau dans le même ordre: nègre à l'aurignacien, méditerranéenne au solutréen, et nordique au magdalénien.

C'est la carte raciale de l'Europe, que Deniker publia en 1900 dans son livre, « Les races et les peuples de la terre », que j'ai utilisée principalement, en ce qui concerne les populations de notre continent. Elle constitue un document de grande valeur par les précisions qu'elle fournit sur le peuplement de certaines régions, et surtout par la distinction de six races dans les populations européennes.

Ces six races sont: la race nordique, la race orientale, la race ibéro-insulaire ou méditerranéenne, la race occidentale, la race littorale et la race dinarique (je choisis les dénominations les plus usitées). On a déjà remarqué parmi elles, la présence de deux des trois races originales dont il a été question précédemment: la nordique et la méditerranéenne; la troisième race originale est la race nègre, qui n'est pas représentée en Europe à l'état pur. Quatre des six races de Deniker restent donc à identifier. Parmi elles, l'une, la race orientale, possède un caractère spécial: elle a les cheveux droits. Or on sait que ce caractère est propre aux jaunes, et il est naturel de le rencontrer à l'est de l'Europe, dans cette partie de

notre continent exposée aux invasions asiatiques ; d'ailleurs les individus de cette race ont aussi, d'après d'autres auteurs, la peau jaunâtre et des analogies de visage avec les jaunes. Nous abandonnerons donc cette race orientale, fruit du mélange d'envahisseurs jaunes avec les races européennes restantes. Il subsiste ainsi trois races de la classification de Deniker.

Jusqu'ici je n'ai parlé des races originales qu'à l'état pur. Il faut observer maintenant que chacune d'elles est en mesure de former, avec l'une des deux autres, une race métisse aux caractères mêlés, à la taille intermédiaire. Il y a donc trois races métisses : l'une engendrée par les nordiques et les méditerranéens ; les deux autres par les nègres et l'une des deux premières.

On a vu que les trois races originales ont été présentes en Europe ; elles s'y sont rencontrées en bien des points et y ont donné naissance à leurs métis. Ces trois types de métis, fruits du croisement, sur les territoires européens, des trois races originales, sont les trois races restantes de Deniker : la race occidentale, la race littorale et la race dinarique. Les parents de la race occidentale sont les nordiques et les méditerranéens ; ceux de la race littorale sont les méditerranéens et les nègres et ceux de la race dinarique, les nègres et les nordiques.

Toutes ces races sont aujourd'hui d'un teint plus ou moins clair, et l'on s'étonnera peut-être que les nègres n'aient pas laissé, par endroits, dans cette composition, une trace plus marquée de leur pigmentation foncée. C'est que la pigmentation de la peau est un des caractères les moins stables de l'homme, dont le teint peut foncer comme il peut s'éclaircir, tandis que les caractères morphologiques du squelette demeurent. Les Hindous, qui se rapprochent des blancs par leurs traits fins, sont souvent aussi noirs que des nègres.

Il est une autre constatation intéressante qu'entraîne la confrontation des races de Deniker avec celle de ma classification. Elle résoud une vieille question : celle de l'origine des brachycéphales.

Les nordiques, les méditerranéens et les nègres, qui constituent les trois races originales, sont dolichocéphales, tandis que les races occidentale, littorale et dinarique, qui sont les trois races métisses, sont, à divers degrés, brachycéphales. La conclusion se tire naturellement : la brachycéphalie naît du croisement de races dolichocéphales ; elle n'est pas un caractère originel des races, mais le résultat de leur métissage.

La description que je vais faire maintenant des populations de l'Europe et aussi de celles des autres parties du monde, sera forcément très brève. Un tour du monde de quelques minutes ne peut permettre beaucoup d'explications.

En EUROPE on trouve au nord les NORDIQUES. Ils sont répandus aujourd'hui jusqu'en Scandinavie, cette région extrême de notre continent

où ils ne parvinrent qu'après la fonte des glaciers qui la recouvraient, durant l'ère quaternaire, en même temps que d'autres territoires septentrionaux.

Les MÉDITERRANÉENS occupent la Péninsule Ibérique et le Sud de l'Italie ainsi que la Sicile, la Sardaigne, la Corse et les îles Baléares. Deniker, d'accord en cela avec d'autres auteurs, n'indique pas leur présence sur le continent grec, où les premiers établissements humains ne remontent d'ailleurs qu'au néolithique. Il est donc probable que l'habitat primitif des méditerranéens fut limité à la moitié méridionale du bassin de la Méditerranée, où se situerait ainsi leur berceau, et que les populations de cette race, présentes en Espagne et dans l'Italie méridionale, y sont venues d'Afrique.

Dans la partie médiane de l'Europe s'étend un grand triangle de race DINARIQUE, ayant sa base à l'orient et son sommet dans le Nord de la France. J'ai dit que la race dinarique est le produit du croisement des nordiques et des nègres. On admet maintenant que la chevelure varie du noir au blond dans cette race. A l'époque aurignacienne, on a vu qu'une importante invasion nègre passa d'Afrique en Europe par l'Asie Mineure. La masse des nordiques, qui s'était étendue vers le sud à l'époque précédente, fut traversée, dans sa partie méridionale, par cette vague noire qui, débouchant à l'est de notre continent, déferla jusqu'à l'ouest ; ses individus se métisèrent aussitôt avec les nordiques méridionaux, laissant intacts ceux du nord qui, dans la suite, investirent les territoires les plus septentrionaux de l'Europe. Ainsi se constitua, au centre de notre continent, cette grande nappe de dinariques que nous retrouvons sur les cartes actuelles. La marche des envahisseurs se voit dans les gisements de leur industrie aurignacienne, apparentée à celle qui lui fut contemporaine dans le Nord de l'Afrique, et répandue de l'Asie Antérieure jusque dans le Nord de l'Italie, où furent découverts deux squelettes de ces nègres.

Passons à la race OCCIDENTALE, métisse de nordiques et de méditerranéens. Un groupe de cette race se situe au milieu de la péninsule italienne. A cet endroit, la population méditerranéenne de l'Italie méridionale, rencontrant l'ancienne masse des nordiques, transformés en dinariques à l'aurignacien, s'est métissée avec elle, engendrant ainsi le groupe de race occidentale en question.

D'autres groupes de cette race, formant un ensemble important, recouvrent largement la moitié sud-occidentale de la France. Ils voisinent, comme le groupe de l'Italie centrale, avec un massif de race méditerranéenne, occupant ici le continent ibérique. Le contingent nordique qui entra dans la constitution des groupes français de race occidentale, dut être fourni principalement par la masse des hommes de Cro-Magnon, auteurs de la civilisation magdalénienne, dont on a retrouvé de nombreux

squelettes en France et à Grimaldi. L'élément méditerranéen fut apporté par les migrants nord-africains qui, on l'a vu précédemment pénétrèrent en France à une phase avancée du magdalénien, consécutivement au réchauffement qui suivit la dernière glaciation. Ces migrants, s'insinuant peu à peu en France dans la masse des nordiques, et se métissant avec eux, constituèrent le grand massif de race occidentale dont il est question.

C'est à ces méditerranéens arrivant en France dès la fin du paléolithique, qu'il faut attribuer, je l'ai dit, les dessins géométriques de cette époque et la construction des monuments mégalithiques. Que les dolmens aient été érigés par les hommes de cette race, c'est ce que prouve une carte de J. de Morgan, établissant la distribution de ces monuments en France ; ils sont le plus nombreux sur cette carte, là où celle de Deniker indique la présence des méditerranéens purs et de leurs métis de race occidentale et littorale.

La ressemblance des deux cartes est frappante. Une coïncidence semblable se retrouve en d'autres régions. Elle ne laisse donc aucun doute : les méditerranéens furent les constructeurs des dolmens. On peut inférer, en outre, de cette coïncidence, que la répartition actuelle de la race méditerranéenne, telle que Deniker nous la présente, à l'état pur ou métissé, existait déjà au moment de l'érection des dolmens, c'est-à-dire à une époque allant du néolithique au début de l'âge des métaux. Seul le métissage, qui constituait peu à peu la race occidentale par le croisement des méditerranéens et des nordiques en présence, n'était peut-être pas entièrement consommé à ce moment.

Quant à la dernière race qu'il reste à reconnaître sur la carte de Deniker, la race LITTORALE, métisse de méditerranéens et de nègres, on en voit de nombreux établissements dans l'est de l'Espagne. Le plus important étant massé aux environs de Gibraltar, les autres s'éparpillant dans la direction du nord, il est naturel d'en inférer que leur constitution est liée à des migrations issues d'Afrique.

C'est, en effet, dans l'est de cette Péninsule Ibérique qu'aboutirent, aux derniers temps du paléolithique, les migrants nègres dont il a déjà été question, et qui laissèrent dans cette région des fresques apparentées à celles de l'Afrique australe. Ces immigrants se métissèrent avec la population de race méditerranéenne et engendrèrent de nombreux individus de race littorale.

Mais ce ne fut pas là, semble-t-il, la seule origine, en Espagne, des groupes de cette race métisse, dont Deniker indique d'ailleurs d'autres établissements, notamment en France et dans les Iles Britanniques. La formation de ces derniers paraît être liée, du moins en partie, à la dissémination d'une industrie d'origine nord-africaine dénommée azilienne, qui apparut immédiatement après l'époque magdalénienne, et dont l'extension

vers le nord fut une nouvelle irradiation de l'effervescence nord-africaine, semblable à celle qui avait amené les méditerranéens dans le sud-ouest de la France, dès la fin du magdalénien ; ce mouvement général dépasse donc le paléolithique comme on le voit. L'industrie azilienne étant originaire de l'Afrique du Nord, on conçoit comment ses colporteurs de race littorale furent constitués au sein de la masse méditerranéenne, pénétrée par l'invasion nègre de la fin du quaternaire. La migration des aziliens parvenant sur notre continent par Gibraltar, participa donc vraisemblablement aussi à la formation des groupes espagnols de race littorale, comme elle forma, en partie, le contingent britannique, qualifié d'ibère.

C'est donc immédiatement avant que le paléolithique se terminât et peu après sa fin, que se constituèrent, en grande partie, les établissements de race littorale indiqués par Deniker en Europe occidentale. Quoique cette race soit un métissage de méditerranéens et de nègres, elle est surtout méditerranéenne, et, de plus, elle parvint en Europe, accompagnée d'un grand nombre de méditerranéens purs.

La carte de Deniker montre encore plusieurs groupes de race littorale ; l'un s'étend en Norvège, sur les côtes et dans le sud de ce pays ; d'autres, de moindre étendue, se succèdent le long du littoral de la mer du Nord et de la Manche, c'est-à-dire en Belgique et dans le nord de la France.

Quoique l'outil caractéristique de l'industrie azilienne, le harpon plat en bois de cerf, se retrouve en quantité au Danemark et en Suède, il semble que l'établissement de cette nouvelle série de groupements de race littorale se rapporte plus généralement à la dissémination d'une autre industrie, dénommée campignienne et issue du nord de l'Afrique comme l'azilienne. Mais alors que cette dernière trouvait son origine en Tunisie et en Algérie, c'est d'Égypte que partirent les campigiens, qui, par l'Asie Antérieure, parvinrent dans les Balkans, d'où ils se dirigèrent vers le littoral de la mer du Nord et la Scandinavie.

La masse méditerranéenne nord-africaine avait donc subi, dans sa partie orientale, comme dans sa partie occidentale, lieu d'origine des aziliens, l'effet de l'invasion nègre, y ayant constitué les métis de race littorale de la migration campignienne.

L'industrie campignienne fut en partie contemporaine de l'azilienne, mais lui fut aussi postérieure ; la migration qui la diffusa fut une nouvelle irradiation de l'effervescence nord-africaine, semblable à celles constituées par l'immigration des méditerranéens en France et la migration azilienne.

Les vestiges de la migration campignienne en Europe se voient principalement en Scandinavie ; mais les établissements de race littorale ne semblent pas occuper en Norvège et en Suède une étendue proportionnellement aussi importante que dans les Iles Britanniques. Quant au Danemark, Deniker n'a pas cru bon d'y relever la trace de la migration sur sa



carte, et en Allemagne, elle n'est pas plus marquée. Peut-être faut-il lui attribuer en partie, ainsi qu'à sa suite, la présence de méditerranéens dans la population dinarique, au sud des Carpathes, en Roumanie, en Bulgarie, en Macédoine et dans la Russie méridionale, ainsi que la formation de groupements de race occidentale, indiqués sur la carte de Deniker, en Bulgarie, en Transylvanie, en Ukraine et dans le sud de la Pologne.

Je viens de faire allusion à la suite qu'eut la migration campignienne ; la migration azilienne en eut une, semblablement. Longtemps après l'apparition de ces deux migrations, les voies qu'elles avaient ouvertes continuèrent à être fréquentées, et l'on conçoit que, sur des trajets aussi étroits, seul ce passage répété ait pu laisser subsister les vestiges qui se retrouvent aujourd'hui sur nos cartes ethniques.

La conformation ethnique de l'Europe, telle que nous la présente la carte de Deniker, achève donc de se réaliser vers la fin du néolithique, au moins en ce qui concerne la partie occidentale de ce continent. En accordant même une longue durée à l'immigration des méditerranéens en France qui, débutant à la fin du paléolithique, aboutit à la constitution du grand bloc français de race occidentale, on peut certifier, en effet, que cette immigration avait atteint sa pleine extension au moment de la construction des dolmens, qui remonte en Europe à l'époque néolithique et au début de l'âge des métaux.

De plus il convient de remarquer que si la formation de ce groupe français de race occidentale, de même que les migrations azilienne et campignienne, et leur suite, dernières phases importantes de la constitution ethnique de l'Europe, débordent du paléolithique, leur origine commune remonte pourtant à cet ancien âge de la pierre, puisqu'il s'agit du réchauffement subséquent à la dernière glaciation.

La constitution raciale de la plus grande partie de notre continent trouve donc ses causes dans l'ère quaternaire.

Après ces constatations, on envisage différemment l'influence des invasions préhistoriques et historiques ; il s'agit de retirer aux Celtes, comme aux Wisigoths, Alains, Vandales, Burgondes, Ostrogoths, le rôle important qui leur fut attribué dans la formation ethnique de l'Europe occidentale.

Aux origines, le développement des trois races originales dans les situations respectives qu'elles ont conservées depuis, avait constitué sur notre continent un tableau fort simple : une importante nappe de nordiques s'étendait au nord et à l'est. Au sud-est lui succédaient de larges contingents de la masse méditerranéenne qui empiétait d'autant sur l'Europe.

Dans la suite, de grandes migrations vinrent compliquer cette disposition initiale ; les nègres de l'aurignacien, les solutréens, les campigniens

et leur suite venus par le sud-est : les aziliens, les méditerranéens de France venus par le sud-ouest, tous mûs par les variations de la température, complétèrent la configuration ethnique de notre continent. Puis, après le néolithique, le climat restant inchangé, il ne fut plus apporté de modifications importantes à cet état.

Si les invasions celtiques et germaniques eurent le peu d'influence que l'on voit, c'est qu'elles furent trop peu nombreuses et d'une action trop momentanée. A moins de perturbations extraordinaires et imprévisibles, la répartition des races, sur la plus grande partie de notre continent, est définitive.

Passons en AFRIQUE. La répartition originelle de la race méditerranéenne au nord de ce continent, et de la race nègre au sud, devait naturellement produire l'état ethnique suivant : deux masses dolichocéphales, de plus en plus pures vers les extrémités de leur territoire commun, produisant sur leur zone mitoyenne des métis brachycéphales par le mélange en parties égales de leurs éléments, ce mélange étant voisin de celui qui constitua la race littorale d'Europe, mais ne lui étant pas semblable, puisque, on l'a vu, cette dernière race marque une dominance de l'élément méditerranéen et n'est ainsi que mésaticéphale.

Mais, pas plus en Afrique qu'en Europe, le mélange entre les races voisines n'est pas le seul phénomène à considérer pour comprendre l'état ethnique actuel ; il faut y ajouter les modifications apportées par les migrations qui parcoururent le continent africain, comme elles parcoururent le nôtre. On a déjà vu les émigrants noirs traverser les territoires des méditerranéens et accentuer ainsi fortement l'immixtion nègre jusqu'au nord de la masse méditerranéenne ; voyons maintenant les migrations des autres races pénétrer dans l'Afrique noire. Le rôle des nordiques dans le peuplement de l'Afrique est très réduit. Cela concorde avec ce que nous savons de l'extension en Afrique des industries nordiques ; l'une d'elles, l'industrie moustérienne est peu développée dans le sud de l'Afrique, et l'autre, l'industrie magdalénienne, ne parvint même pas jusqu'à ce continent.

Par contre, les industries méditerranéennes du paléolithique, l'acheuléenne et la solutréenne, qui se retrouvent toutes deux jusqu'en Afrique australe, y sont mieux représentées que l'industrie moustérienne. De plus les industries méditerranéennes postérieures sont également largement répandues en territoire nègre. On a découvert dans l'Afrique orientale et jusqu'au Cap, des gisements de l'industrie tardenoisienne. Goodwin a constaté que l'importation au Cap des industries lithiques se fit par une route longeant la côte orientale d'Afrique. C'était là une voie naturelle ménagée par la forêt tropicale qui s'arrête, à l'est, dans la région des grands lacs.

L'influence méditerranéenne sur les populations noires est concordante : c'est principalement sur les territoires s'étendant en bordure de l'océan Indien qu'on la découvre. Tandis que la masse nègre, sur la plus grande partie de son front, dépasse l'équateur au nord, à l'orient elle se retire à quelques degrés au sud de cette ligne au profit de négro-méditerranéens qualifiés par certains d'élément éthiopien. Cette immixtion méditerranéenne se continue au sud, où le nez aquilin du méditerranéen se rencontre jusque chez les Cafres.

Quant à la brachycéphalie, on la rencontre, au centre du continent chez certains Congolais ainsi que chez beaucoup de négrites, différant en cela des pygmées du sud de l'Afrique, les Boschimans, restés dolichocéphales. A des latitudes voisines, l'élargissement du crâne se remarque encore chez les Mandjas de l'Afrique Equatoriale Française, chez les Bandas, leurs voisins, chez les Saras de la région du Chari ; à l'ouest, chez les Pahouins du Gabon, et plus loin encore, dans cette direction ; à l'est, enfin, chez les Noubas des vallées du haut Nil.

Je terminerai par quelques mots sur le peuplement de l'ASIE, de l'AMÉRIQUE et de l'OCÉANIE.

Les jaunes, on l'a vu, sont vraisemblablement des pygmées modifiés, et j'ai dit que cette modification fut un effet du froid ; c'est ce que semble indiquer la présence des jaunes au nord de l'aire de ces petits nègres primitifs, et aussi le fait que leur principale modification fut un renforcement capillaire.

Ici, de même qu'en Europe, c'est d'une glaciation qu'il convient de rapprocher cette métamorphose, peu profonde, ainsi qu'on l'a vu. Comme dans notre continent, des glaciers s'étendirent anciennement en Asie et la baisse de la température saisit les pygmées asiatiques, comme elle surprit, en Europe, à l'orée du quaternaire, ceux de ses primitifs qui s'étaient engagés sur notre continent.

Le massif glaciaire qui recouvrit l'Asie centrale reliait le Caucase à la Mandchourie, divisant le continent en deux parties, l'une constituée par la Russie d'Asie, l'autre par les territoires s'étendant en bordure des océans Indien et Pacifique, et qui étaient ceux des pygmées.

Ces deux aires eurent des destinées très différentes. Tandis que celle du sud, au climat chaud, contenant peut-être, avec les pygmées, le berceau de l'humanité, forma, même après la fonte des glaces, un passage naturel de l'Afrique ou de l'Europe, vers l'Océanie ou les continents américains ; l'aire septentrionale, d'une température glaciaire puisque le pôle du froid se situe en Sibérie, garda les jaunes emprisonnés peut-être jusqu'à la fin du quaternaire.

Cette partie septentrionale est, en effet, encore jaune aujourd'hui, et quant aux Chinois qui vivent au sud et forment près de la moitié des Asiatiques, certains leur attribuent le nord de la province de Kan-sou comme lieu d'origine, et d'autres, le plateau de Pamir. Quoi qu'il en soit, ces deux régions ayant été couvertes par les glaces au quaternaire, ne peuvent être considérées que comme des stations intermédiaires des Chinois issus de l'aire septentrionale. C'est de cet aire que, d'après certains auteurs, proviendraient aussi les Japonais, qui atteignirent leurs îles en passant par la Corée.

Ainsi le lieu de naissance des jaunes se situerait dans l'Asie du Nord. C'est là que leurs ancêtres pygmées se seraient modifiés ; y étant parvenus de la même façon qu'ils gagnèrent l'Europe et l'Afrique, ils y subirent l'action du froid, tandis qu'une immense barrière de glace s'élevait, leur fermant le chemin du retour.

D'après ce que j'ai dit de la brachycéphalie, résultat du métissage, les jaunes originels devaient être dolichocéphales comme les nègres. Pourtant les populations jaunes sont généralement brachycéphales. Quel est le métissage auquel se rapporte cette transformation ? Son extension à toute la variété jaune nous porte à en rechercher l'origine au moment où cette variété se trouvait encore groupée en Asie septentrionale, et à la faire remonter donc à l'ère quaternaire. Or durant cette ère, des invasions issues de l'ouest traversèrent le nord de l'Asie. On connaît des stations paléolithiques jusqu'en Sibérie orientale. Ces invasions quaternaires dans l'habitat primitif des jaunes furent probablement à l'origine de la brachycéphalisation générale de cette variété humaine qui, dans la suite, se répandit ainsi transformée.

Mais peu avant cette dispersion, une importante migration avait abordé le sol asiatique ; elle était composée de Nord-Africains quittant leur territoire où florissait alors la grande civilisation paléo-néolithique. Ces méditerranéens légèrement métissés de nègres, que nous avons déjà rencontrés en Europe et en Afrique, accomplirent leur plus importante migration vers l'orient. Il ne m'est pas possible de faire revivre en quelques mots cet événement capital de la préhistoire. La riche civilisation nord-africaine, qui produisit notamment l'architecture monumentale, l'écriture, l'agriculture, la domestication des animaux, la navigation, l'industrie céramique et le tissage, fut prolongée, de cette manière, jusqu'en Amérique et en Océanie. Ainsi s'expliquent, notamment, les ressemblances relevées entre les civilisations précolombiennes et celle de l'Égypte, entre les signés graphiques de l'Île de Pâque et ceux de la vallée de l'Indus et de la Mésopotamie antique.

Cette migration nord-africaine eut une part très importante dans le peuplement des trois parties du monde qui nous occupent. Ce peuplement fut uniquement l'œuvre de ces Nord-Africains, des jaunes ainsi que des pygmées, répandus en Asie méridionale et dans les îles océaniques voisines.

Sur la première partie de l'itinéraire des Nord-Africains, en Asie méridionale, dans le couloir des migrations allant de l'Arabie à l'Inde orientale, la race méditerranéenne domine aujourd'hui. C'est l'Asie méditerranéenne.

On note l'immixtion des Nord-Africains au Tibet, dans la Chine du Nord, la Corée, le Japon, la Mandchourie, la Sibérie orientale, d'où les migrants passèrent en Amérique où il semble qu'ils aient été précédés par les jaunes. En effet, les caractères de ces derniers sont le plus marqués chez les populations habitant le pourtour des continents américains, tandis que les traits méditerranéens sont le plus visibles à l'intérieur des terres, comme si l'invasion nord-africaine avait dispersé les jaunes à son arrivée.

On ne relève pas de trace importante des pygmées en Amérique ; ils jouèrent, par contre, un grand rôle dans le peuplement de l'Océanie.

Celui-ci semble s'être fait de la manière suivante : à la fin de l'ère tertiaire, l'humanité ayant passé du stade du Pithécantrophe de Java à celui du pygmée, se répandit, dans cette région, sur un territoire continu qui appartenait autant à ce qui est aujourd'hui le continent asiatique, qu'à des terres océaniques voisines, séparées, dans la suite, de ce continent. C'est ainsi que, de nos jours, on trouve des pygmées en Nouvelle-Guinée, aux Iles Philippines et dans d'autres îles de l'archipel Malais. Après les effondrements du sol, sur les terres désormais isolées par les eaux, des populations de pygmées vécurent donc solitaires durant tout le quaternaire, jusqu'au moment où d'autres hommes issus de pygmées ayant gagné l'Afrique, inventèrent la navigation et, passant en Asie, rejoignirent, par voie maritime, les îles où se perpétuaient leurs petits ancêtres. On devine que ces navigateurs furent les migrants nord-africains de la civilisation paléo-néolithique. Ceux-ci se croisèrent avec les pygmées dans ces îles océaniques, et de ce mélange naquirent les Mélanésiens ou Papous. Mais tous ces migrants ne se fixèrent pas sur ces terres de l'Océanie occidentale ; beaucoup d'entre eux poursuivirent leur navigation vers le nord, l'est et le sud, et, dans les îles qui jusqu'alors étaient restées inhabitées, devinrent les Polynésiens. Enfin une troisième partie des migrants, restée sur le littoral asiatique, s'y métissa, non seulement avec les pygmées, mais aussi avec les jaunes, et cette fusion engendra les Malais. Ceux-ci héritèrent de la science nautique des Nord-Africains et devinrent à leur tour d'habiles navigateurs ; un grand nombre d'entre eux envahit les îles océaniques les plus proches du continent asiatique nommées aujourd'hui l'archipel Malais.

Le volume de la migration méditerranéenne paléo-néolithique, dépassant celui de toutes les migrations précédentes, et lui conférant le caractère d'un véritable exode, est un sujet d'étonnement. Les changements de climat n'avaient jamais eu précédemment d'influence aussi profonde sur le mouvement des populations. Peut-être celui-ci doit-il son importance exceptionnelle au dessèchement du Sahara qui, depuis longtemps, pressait les méditerranéens sur des territoires de plus en plus réduits.

## Discussion

M. L. DEKEYSER. — Je tiens tout d'abord à féliciter l'auteur pour le travail considérable qu'il n'a pas craint d'entreprendre pour tenter d'éclairer le problème des races. Il y a là un effort extrêmement louable, auquel je désire rendre hommage.

J'ai parcouru avec soin l'ouvrage auquel l'auteur a consacré tant de peine et de recherches et dont il vient de nous donner un résumé. Il me permettra certainement d'apporter ici quelques critiques sur les idées qu'il défend avec beaucoup de talent et aussi sur certaines affirmations qui méritent examen.

Il me serait impossible d'analyser ici, vu le temps dont je dispose, l'ouvrage tout entier. Je ne m'occuperai donc que de la partie la plus importante du livre et ne m'arrêterai pas à la question des migrations méditerranéennes, que nous pourrions reprendre plus tard, si c'est nécessaire.

Avant tout, je m'étonne que l'auteur, pour sa documentation, n'ait eu recours qu'à des travaux et à des ouvrages rédigés en langue française. Aucune référence bibliographique, sauf une seule, n'est donnée de travaux allemands, anglais, italiens, pour ne citer que ceux là, ils ont cependant, c'est incontestable, une importance primordiale. Il est regrettable de sembler les ignorer.

Pour distinguer, définir et classer les races, M. Buyssens part de criteriums aussi inattendus qu'originaux : la psychologie et l'art.

Baser une classification des races sur la psychologie est une tentative intéressante, mais qui me paraît entachée d'erreurs fondamentales. C'est en effet, prêter à des ancêtres dont nous ne savons absolument rien, une mentalité vue à travers la nôtre. Il faut craindre, dans ces conditions, les fantaisies de l'imagination.

S'appuyer sur l'art est certainement fallacieux, me semble-t-il. Les manifestations de ce que nous appelons « art » sont le fait de quelques individus extrêmement clairsemés dans un conglomerat d'hommes ayant les mêmes caractères physiques généraux, les mêmes coutumes, la même organisation. Il ne reflètent pas la mentalité de l'ensemble des individus qui constituent ce conglomerat, car, ces manifestations artistiques, le plus grand nombre, ni ne les exécutent, ni ne les conçoivent, ni ne les comprennent. Voyez à notre époque. Peut-on dire que l'art qui a fleuri à la Renaissance caractérise les races méditerranéennes ? Celles-ci existent toujours, elles ne se sont guère modifiées, et pourtant, combien nous sommes loin de cet art !

Les débuts de l'art, comme les débuts de l'écriture paraissent bien avoir été identiques dans toutes les races.

L'importance donnée par l'auteur à ce qu'il appelle l'art géométrique excluant les représentations de l'homme et des animaux, pour caractériser l'art méditerranéen, ne répond pas à la réalité des faits. La vérité, c'est que ce sont des prescriptions religieuses, qui ont fait abandonner aux juifs et aux musulmans, ces représentations et adopter l'art géométrique. Il est au surplus à remarquer, que la plante y joue un rôle qui est loin d'être négligeable. Avant que les prescriptions religieuses n'aient exclu la figure humaine, juifs et musulmans la représentaient, ce que prouvent des documents irréfutables.

Au début, chez tous les peuples, comme actuellement aussi chez les plus primitifs, les dessins sont géométriques, parce que d'abord, involontaires : pression du doigt, rayures par l'ongle, chute ou contact brutal d'un objet dur, etc. Voyez par exemple, l'ornementation des céramiques primitives. Rapidement, il y a tentative de reproduction des signes ainsi formés, puis acheminement vers la symétrie naturelle à l'homme. Plus tard seulement, a paru la figure. L'évolution décorative accompagne l'évolution culturelle. Il ne s'agit pas d'une question de temps, d'époque, ni de durée, mais d'une question d'évolution.

L'art géométrique, la spirale seraient d'introduction méditerranéenne. Or, ce motif, la spirale est extrêmement répandu chez le nègre. Quelles sont les preuves apportées par M. Buysens, qui lui permettent d'affirmer que cet art est d'importation méditerranéenne ? D'autre part, je ne suis pas convaincu que ce que l'auteur appelle l'art naturaliste soit dans son entièreté d'origine nègre. L'auteur admet qu'à l'époque néolithique l'art géométrique régnait en Europe. Ce n'est pas tout à fait exact, car on y trouve fréquemment la représentation des animaux.

Avant d'aller plus loin, je voudrais relever dans l'ouvrage de M. Buysens, certaines affirmations qu'il me permettra de trouver toute gratuites. Je n'en citerai que quelques unes qui me paraissent caractéristiques de pétitions de principe ne s'appuyant sur aucune preuve.

On nous dit : « . . . . . les constructeurs de dolmens furent les inventeurs de l'art géométrique » (page 10). Je demanderai : quelles preuves en avons-nous ?

Je trouve page 13 : « . . . . les magdaléniens étaient des nordiques, de grands blonds, aux yeux bleus . . . » et page 27 : « . . . ce noir, le Pithécantrophe . . . » Qu'en savons-nous ? Nous ne possédons que des ossements, et pour le Pithécantrophe quelques-uns seulement. Conclure de ces maigres vestiges que celui-ci était un nègre et que ceux-là avaient les cheveux blonds et les yeux bleus, me paraît vraiment fort aventureux.

Lorsque M. Buysens déclare percevoir la sensualité des aurignaciens dans la représentation de la femme, une grosse et impudique figure en rondebosse (statuette de Willendorf), je pense que cette interprétation est sans doute hasardeuse. Ne s'agit-il pas tout simplement de femmes stéatopyges telles qu'il en existe dans certaines races encore ? Ne pouvons-nous supposer que ce sont des représentations d'un type physique répandu à cette époque chez les aurignaciens ?

Quant aux préoccupations sexuelles des noirs - pour l'auteur l'aurignacien est un nègre - qui s'affirment par leurs fresques où les attributs de cette nature abondent, je ne les nie pas. Toutefois, celles du blanc ne leur cèdent en rien. Seulement elles restent cachées parce que nos mœurs n'admettent pas que ces représentations plastiques ou littéraires soient exposées et livrées au public. L'œuvre érotique des blancs dans toute ses manifestations est abondante et se montre sous des formes et avec un déchaînement que ne connaît pas l'art nègre. On la voit même figurer sur nos églises.

L'auteur écrit p. 15 « . . . on rencontre parmi leurs œuvres (des aurignaciens) des compositions étranges, où des têtes d'animaux et des signes sont reliés par des lignes, et à voir les gravures qu'ils nous ont laissées d'hommes à tête de bête, les bras levés en signe d'adoration, on devine les pratiques qui résultaient de leurs superstitions. » Mais qui pourrait affirmer qu'il ne s'agit pas là de superpositions, de griffonnages, faits par différents individus, sans aucune intention ? Il est pour le moins téméraire d'en déduire des pratiques superstitieuses.

M. Buysens fait de la « chevelure en petites touffes, qui est celle des noirs, qui couronnent la statue aurignacienne de Willendorf . . » un argument convainquant de l'origine nègre de l'aurignacien. Je suis d'autant moins facile à convaincre, que ce caractère de la chevelure n'est pas commun à tous les noirs.

Le fait que l'on a trouvé deux squelettes négroïdes à Grimaldi (Menton) et quelques types semblables en Europe, ne permet certainement pas d'affirmer, comme l'auteur, que la race de Grimaldi a légué de son sang aux générations qui lui ont succédé. Il s'agit de types isolés, extrêmement rares et par conséquent sans influence dominante ni apparente sur la population.

Il m'est absolument impossible d'accepter la pétition de principe de l'auteur qui déclare que la mentalité des jaunes se rapproche de celle des nègres au point qu'elle se confond avec elle. Ceci est absolument contraire à tout ce que nous savons des races asiatiques. Il n'y a aucune comparaison possible entre le jaune et le noir à quelque point de vue que

ce soit. Il y a un monde entre le Chinois et le nègre et j'attends que l'on me fasse la démonstration de la quasi-identité de leur mentalité, de leur psychologie, de leur art.

Pour l'auteur, le type de Néanderthal ne représente pas une race, mais un stade de l'évolution humaine. C'est possible. Mais où en est la preuve ? Il constituerait la plus ancienne descendance des envahisseurs nègres. Il s'agit là encore, d'une pétition de principe affirmée sans preuve.

M. Buysens semble admettre que les négritos d'Asie et d'Océanie appartiennent à la même race que les Pygmées d'Afrique. Or, l'étude des groupes sanguins montre non seulement que ceux-ci sont très éloignés des nègres qui les entourent, mais les mêmes recherches prouvent encore qu'il n'est pas possible d'identifier les Négritos philippins et les Boschimans avec les Pygmées de l'Ituri.

Pour l'auteur, (p. 31) le pygmée est parvenu en Europe au Pliocène, ce serait donc un homme tertiaire. De ceci nous n'avons aucune preuve, quelle qu'elle soit. Nulle part on n'a trouvé des ossements humains dans les terrains tertiaires. Les seuls vestiges, encore sont-ils discutables, sont les silex d'Ipswich. Or, la plupart des préhistoriens les rejettent comme documents de travail humain. Il est possible, puisqu'il existait des mammifères au pliocène, que l'homme ait vécu à cette époque, mais, je le répète, aucune preuve indiscutable n'en fut jamais apportée. Et même, s'il en était ainsi, qu'est-ce qui autorise à dire qu'il s'agirait de pygmées ?

L'explication donnée par l'auteur de l'évolution du prétendu pygmée tertiaire vers les races nordiques et méditerranéennes est très simple. Il nous dit : « . . . au cours de la première glaciation ce petit nègre a subi deux mutations et c'est ainsi qu'il fut transformé en nordique et en méditerranéen !! » Quelle preuve ? Ce serait donc le froid d'une glaciation qui aurait provoqué des mutations chez le nègre lorsqu'il apparut en Europe. Je ne crois pas que De Vries ni ceux qui, après lui, se sont occupés des mutations chez les plantes, organismes beaucoup plus adaptables plastiquement que l'homme, aient pu jamais produire ni observer des mutations chez les animaux supérieurs, à plus forte raison chez l'homme.

Je signale en passant, une affirmation bien inattendue de l'auteur (p. 38) « . . . on sait par exemple, que pour de raisons histologiques, encore inexplicées, le foie de l'euro-péen ne lui permet pas de résister comme le nègre à la malaria, et que celui-ci, alors même qu'il ne s'écarte que peu de son habitat, est rapidement atteint dans ses voies respiratoires, s'il est privé de l'atmosphère humide des régions tropicales. » Je serais fort curieux de connaître ces raisons histologiques, car le microscope peut très facilement les déceler. Le nègre est parfaitement sensible à la malaria, comme le blanc. Au surplus, dans la résistance à l'invasion des maladies infectieuses, il s'agit d'une question d'immunité, et non pas de structure des organes, encore que celle-ci ne diffère pas chez le nègre et chez le blanc.

La capacité crânienne, dont l'auteur parle, n'est pas suffisante pour apprécier le développement intellectuel. Elle semble plus faible chez le pygmée que chez le néanderthal et pourtant, les missionnaires ayant étudié les pygmées d'Afrique pendant de nombreuses années, ayant vécu parmi eux, ayant conquis leur confiance, sont tous d'accord pour leur attribuer une intellectualité plus élevée, des sentiments affectifs plus développés que chez les peuplades bantous qui les entourent et les asservissent. C'est tellement vrai, qu'ils demandent qu'on les protège et qu'on s'efforce de les conserver.

Venons en à l'industrie lithique (p. 39). Il est impossible de suivre l'auteur dans son affirmation que ce sont les variations de la température qui ont divisé le paléolithique en époques caractéristiques. Les perfectionnements de la taille tels qu'on les observe dans le chelléen, l'acheuléen, le moustérien, l'aurignacien, sont simplement dus à des améliorations de la technique, sans qu'intervienne une influence raciale quelconque. Il est tout au moins hasardeux de dire que, si à l'acheuléen, l'outil est plus élancé qu'à l'époque précédente, c'est parce que l'artisan qui l'a taillé est un méditerranéen qui succéda au nègre, et que la race méditerranéenne a toujours préféré les formes allongées.



Je ferai la même remarque à propos de l'affirmation que les traits distinctifs du moustérien sont dus à l'esprit objectif des nordiques ? Nous ne connaissons absolument rien de la mentalité ni de l'esprit de ces races éteintes. C'est aller vraiment fort loin, que de spéculer sur leur mentalité inconnue, pour créer des hypothèses, des mythes, voire même des cérémonies, parfois décrites avec des détails effarants comme Stephen Chauvet l'a fait avec une imagination tout à fait désordonnée, de nature à fausser le jugement des personnes non averties.

Que les modifications et les perturbations climatiques expliquent les migrations des peuples cela est bien évident mais non pas les modifications de l'outillage. Certes, un nouveau groupement peut apporter quelque appoint, mais dans les industries primitives il ne submergera pas l'industrie caractérisée par cette race déterminée. Du reste, de telles influences s'exerceront dans les deux sens.

L'auteur reconnaît que l'on trouve l'industrie Levalloisienne en Afrique ce qui est en contradiction avec les idées qu'il développe. Cette industrie à éclats aurait dû, pour des raisons de climat, rester cantonnée dans le Nord et ne pas descendre en Afrique. On la trouve du reste à Grimaldi. L'auteur tente d'expliquer ce fait en admettant que l'industrie Levalloisienne fut pratiquée durant une période froide par les Nordiques qui, bénéficiant d'un climat propice, l'introduisirent probablement en Afrique, comme ils y introduisirent l'industrie moustérienne. C'est encore là pure affirmation sans preuve aucune.

En fait, que des techniques puissent se trouver à des époques différentes en des régions diverses et ce soient propagées dans certaines directions, démontre la transmission de ces techniques et non pas nécessairement de grands mouvements d'hommes. Nous en trouvons une preuve évidente dans l'ère considérable de dispersion des silex du Grand Pressigny, dont on trouve des exemplaires dans des contrées très distantes les unes des autres et souvent en spécimens très peu nombreux et même isolés. Il existait évidemment des chemins d'échange.

L'auteur remarque que les Méditerranéens, les Nordiques et les Nègres sont dolychocéphales et il admet que ce sont des races primitives. De plus, il déclare que les races occidentales littorale et dinarique brachycéphales sont le résultat du métissage des races dolychocéphales. Mais quelles preuves en avons-nous ? Il est admis que les brachycéphales n'apparaissent qu'au Néolithique. Il faut cependant reconnaître que l'on a trouvé quelques fossiles brachycéphales et mésaticéphales à la fin du paléolithique. Mais ceci ne prouve rien quant à l'hypothèse du métissage. Cette hypothèse, l'auteur la base sur la morphologie, la physiologie, la mentalité. Or, la morphologie n'apporte aucune preuve, la physiologie moins encore, quant à la mentalité, comment pouvons-nous en juger ? Et que dire de cet argument « on a cru observer chez les intellectuels, une tendance à la brachycéphalie » !!

Une remarque. On a souvent observé (p. 133), dit l'auteur, que le juif n'est pas agriculteur. L'auteur parle même de l'aversion évidente des juifs pour les travaux agraires et il conclut qu'il s'agit là d'un caractère racique méditerranéen. Si cette argumentation vaut pour les tziganes et un grand nombre de groupes arabes, elle me paraît trop absolue en ce qui concerne les juifs : il suffit de voir ce qu'ils ont fait en Palestine au point de vue agricole. Page 194. M. Buysens admet l'origine nègre des jaunes dont la race serait proche des dinariques d'Europe mélangés des nordiques et de nègres. Il appuie son opinion sur la brachycéphalie, mais aussi sur les analogies, qu'il suppose entre les Allemands et les Japonais, dont le cerveau serait resté très primitif. Il y aurait donc beaucoup plus d'apport nègre que nordique chez les jaunes. Qu'il me permette de trouver cette opinion aussi hasardeuse que discutable.

Je dirai quelques mots des migrations, telles que les a envisagées l'auteur. Il explique les migrations vers l'Amérique, en nous disant que l'industrie des paléolithiques est parvenue jusque dans ce Continent. Mais il ne nous dit pas où, ni comment. Quant à des ossements, on n'en trouve nulle part. Je relève aussi que l'auteur, P. 198 parle d'une migration

des tardenoisien. Or, le tardenoisien constitue un faciès industriel et ne caractérise pas une race. Il n'existe pas de tardenoisien. Plus loin, p. 202, on nous dit que la migration des Nord-Africains en Asie est évidente. Je n'ai vu nulle part cette évidence.

Je m'arrête ici, bien qu'il y ait place pour de nombreuses observations encore.

Je voudrais pour terminer, dire quelques mots d'un élément scientifique de recherches qui pourrait contribuer dans une large mesure à la connaissance des origines des races. Il m'étonne qu'il n'en soit fait mention nulle part dans l'ouvrage de M. Buyssens, bien que ces recherches aient déjà été entreprises par nombre d'auteurs qui sont arrivés à des résultats intéressants.

L'homme actuel est-il d'origine négroïde ? C'est en fait la thèse défendue par l'auteur, après divers anthropologistes. Cette question est fort difficile à élucider. Je voudrais cependant rappeler les travaux de Quinton, Lester, Potocki, Welker, Schaffhausen, Bleyne, Bonnlaf, etc., qui présentent un intérêt spécial. Ils sont basés sur ce fait d'observation que, dans les séries animales, fréquemment, les formes embryonnaires successives semblent reproduire dans leur gradation, les formes de l'échelle zoologique. C'est la loi de Serre qui dit que dans son développement embryogénique, tout individu présente successivement les différentes formes par lesquelles a passé son espèce avant d'arriver à l'état actuel. S'il en est ainsi, il est évident que'on doit retrouver chez l'homme au cours de l'évolution foetale, des vestiges de l'évolution humaine dans le temps. L'enfant présentera donc, au cours de sa vie foetale, au moment de sa naissance, et dans les premiers jours de son existence, des caractères anatomiques qui rappelleront dans leurs traits généraux ceux des hommes primitifs d'où il est sorti. Si l'on fait cette étude systématiquement, dans toutes les races humaines, il sera sans doute possible de retrouver les populations qui se rapprochent le plus du type primitif. On pourrait donc admettre que les enfants de toutes les races humaines doivent naître avec des caractères somatiques très voisins et par conséquent différer très peu entr'eux. En fait, l'enfant serait le véritable fossile humain.

Si donc, la race qui a donné naissance à toutes les autres est encore représentée actuellement, les enfants, dès leur naissance, doivent présenter les mêmes caractères somatiques que les adultes de leur race : indice céphalique, indice nasal, caractère des cheveux, des membres, etc.. Cette étude est extrêmement vaste et doit porter sur les diverses races actuelles.

Entreprise sur les enfants de race blanche, elle a été forcément incomplète n'ayant pu se faire que dans certaines villes. On a recherché l'indice céphalique. C'est qu'en effet, il constitue un excellent caractère racique, et l'enfant répète probablement, dans son développement, les stades évolutifs de l'espèce.

Les questions auxquelles on doit répondre seront donc celles-ci :

- 1°) La forme du crâne de l'enfant est-elle fixe ou l'indice évolue-t-il ?
- 2°) L'enfant naît-il avec l'indice de ses parents ?
- 3°) L'indice est-il influencé par les dimensions du bassin de la mère ?
- 4°) Que savons-nous chez l'enfant de l'indice nasal, de la forme du cheveu, du prognathisme, des rapports des membres, de la torsion de l'humérus ?

Les travaux entrepris dans cette voie ont donné jusqu'ici peu de résultats. Les méthodes employées sont parfois mauvaises, par exemple la méthode des moyennes. Schaffhausen a mesuré les mêmes enfants pendant plusieurs années. Je rappellerai ici, les travaux de Bleyne et surtout ceux de Quinton (Congrès de Monaco 1906) qui font autorité en la matière. Sans vouloir entrer dans le détail, je signalerai que leurs observations montrent tout d'abord que l'évolution de l'indice de l'enfant n'est pas semblable chez tous les sujets. Toutefois l'indice céphalique est à peu près le même chez tous entre le neuvième et le quinzième jour de vie. Il est donc indépendant de celui des parents. Que ceux-ci ou l'un

d'eux soit brachycéphale ou dolychocéphale, l'indice de l'enfant, dans cette période oscille toujours autour et très près de 77. Goemer a fait les mêmes observations. Ni la forme du crâne de la mère ni celle du père ne se retrouve chez les enfants. A la naissance elles ne correspondent nullement, ce n'est qu'après un mois, que la forme du crâne de l'enfant se rapproche de celle du crâne des parents et de plus en plus, à mesure que l'enfant avance en âge.

Il n'existe aucun rapport direct entre l'indice pelvien de la mère et l'indice céphalique de l'enfant.

Voyons à présent l'indice nasal. Celui-ci est très difficile à prendre chez l'enfant, car la contraction des muscles de la face lorsqu'il crie ou lorsqu'il pleure altère les mesures et celles-ci ne peuvent être prises que dans le calme du sommeil. On sait néanmoins, que chez le nouveau né, l'indice nasal est ultra-platyrrhinien, plus platyrrhinien d'après Broca que celui de n'importe qu'elle race noire actuelle. Qu'on se souvienne, du reste, que le nez du nourrisson est extrêmement large relativement à sa hauteur. Or, cette particularité s'observe toujours, même lorsque les parents sont leptorrhiniens. Nous pouvons nous demander, dans ces conditions, si ce caractère n'est pas une survivance et un témoin de l'indice nasal que devait présenter l'homme originaire ?

Voyons aussi le prognathisme, mesuré par l'angle naso-alvéolo-basilaire : plus cet angle est grand, moins le prognathisme est accusé. Or, d'après Rivet, cet angle diminue régulièrement de la naissance à la vieillesse.

L'étude du cheveu va nous donner des renseignements intéressants. On sait que les races noires d'Afrique et d'Océanie ont des cheveux du type crépu ; que les races d'Asie et d'Amérique ont des cheveux du type droit. Chez l'enfant, le cheveu est-il droit ou crépu à la naissance ? Chez l'enfant blanc, le cheveu est droit à la naissance. Collignon, a fait quelques observations chez les Soudanais, amenés à l'Exposition de Paris. Or, il constata que ces enfants nègres naissaient avec des cheveux droits. Nous savons que le follicule pileux chez le nègre est recourbé, contrairement à ce que l'on observe chez le blanc. Toutefois, Frédéric de Berlin, a constaté chez trois foetus nègres, le follicule pileux droit.

Dans ces conditions, on pourrait peut-être admettre la conclusion de Collignon : l'ancêtre inconnu du nègre n'avait pas les cheveux crépus, mais les cheveux lisses. Le cheveu crépu serait par conséquent, un caractère secondaire, acquis, récent.

Le rapport anti-brachial nous fournit également des données intéressantes. Hamy a suivi le développement absolu et relatif du squelette du bras depuis le troisième mois de la vie foetale, jusqu'à l'âge adulte. Il est arrivé à cette conclusion, que les proportions de l'avant bras au bras, chez l'enfant blanc de cinq à sept mois, sont très différentes de celles de sa race et se rapprochent de celles que présentent les nègres adultes. C'est après le quarantième jour de la vie intra-utérine, que le membre supérieur se courbe légèrement, l'avant-bras étant plus long que le bras. A cinquante jours, le bras et l'avant bras sont égaux et à deux mois est demi, le bras est plus long que l'avant-bras. On pourrait conclure de ces observations, que le rapport anti-brachial de l'enfant est le témoin d'un état ancestral primitif caractérisant le membre supérieur de l'homme originaire. Mais il faudrait pour que cette thèse soit tout à fait démontrée, faire les mêmes recherches sur le foetus noir.

On pourrait encore examiner d'autres caractères chez le foetus et le nourrisson et voir les transformations subies dans la vie foetale et au cours du développement. Mais je ne désire pas m'étendre d'avantage.

Des constatations que je viens de résumer, on peut tirer les conclusions suivantes : Si l'on se base sur les caractères conservés chez l'enfant, l'homme primitif devait être dolychocéphale, platyrrhinien, fortement orthognathe ou très faiblement prognathe, à cheveux droits, avoir un indice anti-brachial élevé.

Si nous recherchons cet ensemble de caractères dans les races actuelles, c'est dans la race australienne, que nous les trouvons réunis au plus haut point. Ce serait donc cette race qui représenterait dans les groupes humains actuels, celle qui se rapproche le plus de l'homme originaire.

M. MORTIER. — Je ne puis qu'appuyer les observations présentés par M. Dekeyser notamment sur la question de l'art géométrique qui fut inspiré tardivement par des méditations religieuses. Il m'est impossible d'admettre la similitude invoquée par M. Buysens entre le jaune et le noir. A noter que mon observation ne s'applique pas seulement au Chinois et au Japonais mais à toutes les races asiatiques jaunes.

---